

1 - 1970

TRICONTINENTAL

EDITION FRANÇAISE



HOMMAGE A CARLOS MARIGHELLA

Pak Sung Chol : Corée, bastion de la lutte anti-yankee * J. Camara Ferreira : Marighella, une vie et une action créatrices * Les principaux textes de Carlos Marighella * François Daubonne : Le tiers monde face aux trafiquants d'armes * Hernan Uribe : La « mésinformation », une industrie impérialiste * Le 14^e anniversaire de l'indépendance marocaine sous le signe de la répression * Les corps de la paix : la médaille et son revers * Hector Bejar : Pérou, capitalisme ou révolution ? *



**pointe
de départ**

Hommage à Carlos Marighella

Marighella : une vie et une action créatrices

par J. Camara Ferreira

Si nous considérons que la publication de certains travaux de Carlos Marighella par **Tricontinental** constitue un hommage à l'homme qui a le plus contribué au cours nouveau du mouvement révolutionnaire brésilien, nous pensons aussi que c'est une contribution à l'effort de tous ceux qui s'efforcent, en Amérique latine notamment, de suivre l'exemple des peuples cubain et vietnamien, de saisir les armes que la réaction a réussi à faire tomber des mains du Che, et, maintenant, de Marighella lui-même.

Tout n'est pas original dans les livres, les brochures et les documents qu'il a écrits depuis 1964. Nous y trouverons beaucoup de choses déjà dites par Lénine, Mao Tsé-toung, Ho Chi Minh, Fidel, Guevara et tant d'autres. Mais il ne s'agit pas non plus d'une simple copie. Marighella cherche à appliquer à la réalité brésilienne les vérités universelles exprimées par les grands leaders des luttes d'émancipation de tous les temps. De l'analyse des conditions physiques, économiques et sociales du Brésil il déduit de nouveaux éléments originaux. Il disait souvent que « l'orthodoxie est une affaire de religion, et même de vieille religion ».

C'est le souci permanent de **faire la révolution** qui a amené l'homme qui avait consacré toute sa vie à la cause du socialisme à élaborer une nouvelle stratégie globale pour la lutte de libération du Brésil. La consigne « **le devoir de tout révolutionnaire est de faire la révolution** » ne constituait pas pour lui une lapalissade : elle avait une signification très profonde. Tous les sacrifices qu'il a faits, pendant des dizaines d'années, il les a faits pour la révolution. Mais quand il a senti que les hommes de l'organisation à laquelle il appartenait s'obstinaient à appliquer des formules éculées, qu'ils tenaient à imposer à la lutte des limites tactiques étroites, « jusqu'à ce que se créent les conditions objectives et subjectives de la révolution », il a compris que le moment était venu d'un changement radical.

Pour lui, en effet, il ne faisait aucun doute que ce sont l'impérialisme lui-même et le système de propriété de la terre qui créent les conditions objectives. Le coup d'Etat de 1964 a rendu cette réalité évidente en créant une situation telle que les soupapes de sécurité de la démocratie bourgeoise se sont bloquées. La révolution était donc à l'ordre du jour. Il s'agissait d'élaborer une stratégie globale. en partant du principe de la nécessité de la lutte armée et, sur cette base, de la

nécessité de la guérilla rurale et urbaine, d'attaquer les centres nerveux de la dictature, d'attaquer Nord-Américains et gorilles là où ils se trouvaient. Telle devait être la tâche des révolutionnaires qui, par leur exemple, mobiliseraient et entraîneraient dans la lutte, de plus en plus nombreux, ouvriers, étudiants, paysans.

C'est cette perspective qui l'a amené à participer à la Conférence de l'O.L.A.S. Il avait aussi compris que la lutte des peuples d'Amérique latine est une, et que dans la bataille pour l'émancipation nationale et pour une voie socialiste, les Latino-Américains devront unir leurs efforts, tout comme ils l'ont fait au siècle dernier dans la lutte pour l'indépendance politique. Les déclarations qu'il fit à l'époque à la radio et dans la presse cubaines eurent une répercussion profonde au Brésil. Il s'adressait directement aux révolutionnaires et au peuple. Pour lui, limiter la lutte au domaine des partis condamnait celle-ci à la stérilité de discussions interminables, de documents fastidieux, et finalement au désespoir. En outre la gauche brésilienne était atomisée, il existait vingt ou trente organisations qui prétendaient toutes être « le » Parti ou « l' » avant-garde. La création bureaucratique d'une organisation supplémentaire ne mènerait à rien. Il fallait inverser les termes du problème. Un programme général, stratégique et tactique, était déjà présenté dans les documents approuvés par la Conférence de l'O.L.A.S. ; ils résumaient le meilleur des expériences de la lutte de libération des peuples d'Amérique latine ; leurs conclusions coïncidaient avec la position à laquelle étaient parvenus les éléments qui s'étaient rebellés à l'intérieur du P.C.B. et avec celle de beaucoup de révolutionnaires d'autres origines.

L'essentiel était l'action. Marighella proclame alors que « c'est l'action qui fait l'avant-garde ». Et la direction ? La direction, c'est la guérilla, c'est le commandement guérillero. Le commandement des opérations se confondra avec le commandement politico-militaire. Marighella étudie attentivement la réalité physique du Brésil et les expériences de luttes de guérilla du passé.

Le Brésil est un pays qui a les dimensions d'un continent. Les régions relativement peuplées ne sont pas des régions de hautes montagnes et de forêts denses. Par contre, les grands fleuves, les immenses surfaces permettent des déplacements rapides. L'important, pour Marighella, est de fuir le **cercle stratégique** que forment les forces américaines concentrées dans les régions côtières, et d'avoir une connaissance approfondie de toute la configuration, des routes, des chemins, des particularités géographiques de la zone où les groupes de guérilla auront à opérer. Les « axes de guérilla » partent du « triangle de sustentation » que forment Guanabara, Sao Paulo et Belo Horizonte, et visent le cœur du Brésil.

Mais la guérilla ne se limitera pas au « cœur du Brésil », et le « triangle de sustentation » ne devra pas se préoccuper seulement de lui fournir des armes, de l'argent, des techniciens, des médicaments, etc. La guérilla devra se déployer dans tout le Brésil et il faudra aussi défier le pouvoir de la dictature dans les centres vitaux du pays. Guérilla urbaine et rurale, sabotage dans les villes et à la campagne, action de petits groupes et action de masses, telle est la stratégie globale dont il ne fait pas un secret ; il l'expose même dans ses moindres détails à tous les révolutionnaires avec lesquels il entre en contact, non pas pour faire un travail de prosélytisme et les placer sous son commandement, mais bien pour les pousser à l'action.

« Les groupes révolutionnaires peuvent s'unir ou agir séparément ; ils peuvent ou non garder des liens entre eux. L'essentiel est l'action. C'est elle qui réveillera l'énergie révolutionnaire de notre peuple et

qui déterminera la formation d'un torrent de luttes que personne ne pourra endiguer.

» C'est là ce qui va unir réellement tous les révolutionnaires, qui fera surgir les commandants. L'avant-garde sera la guérilla, et le commandement sera le commandement de la guérilla, mais les commandants seront des hommes de chair et de sang qui se révéleront au cours de la lutte et qui ne pourront être désignés arbitrairement dans les villes. »

Il aimait à ce sujet rappeler l'exemple de Virgulino Ferreira (« Lampao »), le chef **cangaceiro** qui avait mené la lutte pendant vingt ans dans six Etats du **Nordeste**. Au début, le chef du groupe avait été son frère, probablement parce qu'il était l'aîné. Mais ses qualités de commandant en avaient fait le véritable chef, accepté et respecté par tous.

C'est en partant de ces idées fondamentales, mais aussi en partant de zéro pour ce qui est des armes, des moyens financiers et des cadres entraînés, qu'il se lança dans l'action en 1968. D'un côté, il essaya avec quelques autres de connaître ce qu'il appelle « le cœur du Brésil », d'entrer en contact avec les paysans, d'étudier leurs réactions et de savoir s'ils sont prêts à la lutte. Par ailleurs, il réunit autour de lui un certain nombre d'hommes et commença les actions d'« expropriation ». Il s'occupe personnellement des attaques de banques pour se procurer les ressources indispensables au financement de son plan révolutionnaire. D'autres cadres surgissent, des armes sont récupérées, les actions se multiplient. Son anonymat demeure, cependant, pendant de nombreux mois. La police flairait bien quelque chose, mais ne parvenait pas à saisir avec précision le véritable sens des attaques répétées contre les banques et des sabotages, ni à savoir qui les dirigeait. Dans le même temps, d'autres groupes révolutionnaires passent à l'action, ce qui est très positif car cette multiplication désorientait la police. Pourtant, en novembre 1968, la police de Guanabara parvient à avoir la certitude que l'attaque opérée contre un fourgon transportant des fonds a été dirigée par Marighella et qu'il se trouvait sur les lieux mêmes de l'opération. Sa tête est mise à prix, et il est déclaré « l'ennemi public numéro un ».

Manchettes des journaux, pages entières de photographies dans les revues, couvertures des magazines, chaînes de radios et de télévision, le pays tout entier est mobilisé. Les nouvelles données déforment toutes les faits, mais les Brésiliens, habitués à la censure et aux informations officielles, ont appris à lire les journaux entre les lignes. Ils concluent à juste titre qu'ils assistent à une action révolutionnaire concrète et qu'il est possible de lutter contre la dictature. C'est ce qui faisait dire à Marighella que ce n'étaient pas seulement 120 millions de cruzeiros anciens que cette attaque avait rapportés aux fonds révolutionnaires, mais bien 5 milliards 120 millions. En effet, les spécialistes de la publicité ont estimé à plus de 5 milliards le prix que coûterait une telle publicité, s'il fallait la payer, dans les organes capitalistes.

Quoi qu'il en soit, les actions se poursuivent et, à ce stade, le mouvement a déjà grandi et a gagné diverses régions du pays. Il fallait le consolider par une organisation. D'où l'apparition de « l'Action de Libération Nationale ». Le texte intitulé « Questions d'organisation » déclare que l'organisation aura un **front de masses** consacré essentiellement au travail dans les usines, les quartiers, les écoles, les exploitations agricoles, etc., sur la base des revendications immédiates, mais toujours dans une perspective générale révolutionnaire ; le rôle de ce « front » est de convaincre les masses de la nécessité de la lutte armée et de la guérilla, par la propagande et par leur propre expérience. Le

« front de sustentation » ou « logistique » doit grouper les éléments capables de contribuer à répondre directement aux besoins de l'action armée et de la guérilla. Le « front guérillero » est constitué dans les villes par les groupes tactiques armés, et dans les campagnes par les hommes engagés dans diverses actions. Finalement, les éléments impliqués dans la préparation concrète de la guérilla rurale demeurent liés directement à ce qu'il est convenu d'appeler le « travail stratégique », tandis que les mesures indispensables de sécurité et la nécessité d'une action soutenue d'agitation et de propagande (armée ou non) destinée à l'éducation des masses font l'objet d'une attention toute particulière.

Cependant, l'« Action de Libération Nationale » ne prétend pas être « le » Parti ou « l' » Avant-garde : elle n'est pas le fruit d'élections, de réunions et de congrès, mais elle naît de l'action elle-même. Sa direction est constituée par les éléments qui se sont les plus distingués sur les différents fronts de travail, notamment dans la guérilla ; il ne s'agit donc pas d'un ensemble qu'a rassemblé et que régit le « centralisme démocratique ». L'avant-garde surgira effectivement avec le déclenchement de la lutte armée dans les campagnes, de la guérilla rurale et de la transformation de celle-ci en une guerre prolongée de libération.

Nous formions un groupe révolutionnaire parmi d'autres. Nous ne prétendions pas être les maîtres de la révolution, mais nous cherchions seulement à accomplir notre devoir de révolutionnaires. Ce qui nous intéressait c'était que toutes les organisations passent à l'action, parce que c'était là l'intérêt du mouvement révolutionnaire brésilien. Il s'agissait d'accumuler les actions au profit de la révolution et de faciliter ainsi le rapprochement des diverses organisations. Nous réaliserions, quand il le faudrait, des actions concrètes communes, mais nous devions éviter d'entremêler les organisations, ce qui aurait risqué de faciliter le travail de la police en cas d'arrestations. On sait que des actions de ce type ont été réalisées (par exemple l'enlèvement de l'ambassadeur des Etats-Unis) et qu'elles ont permis à des organisations de se rapprocher plus étroitement.

Marighella a été tué alors qu'il prenait les dernières mesures de sécurité concernant un groupe important de camarades (il se préoccupait toujours davantage de la sécurité des autres que de la sienne propre) et qu'il se préparait à commencer la lutte dans les campagnes.

Certains se demandent aujourd'hui si l'action qu'il a entreprise sera poursuivie après un coup aussi grave que l'assassinat du principal dirigeant de l'organisation, de l'homme qui a le plus contribué au changement qualitatif du mouvement révolutionnaire brésilien. Or Marighella lui-même était très clair sur cette question. Lorsqu'un journaliste français de la revue **Front** lui avait demandé en octobre s'il pensait pouvoir mener lui-même à son terme l'entreprise qu'il avait commencée, il avait répondu :

« Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. La révolution ne dépend pas d'individus, mais du peuple et de son avant-garde. Mon rôle a été de l'amorcer. La majorité de notre organisation se compose d'éléments de moins de vingt-cinq ans. C'est aux meilleurs d'entre eux qu'il revient d'assumer la direction ; l'un d'eux prendra mon drapeau, ou, si vous préférez, mon fusil. »

Dans le message adressé aux quinze patriotes libérés en échange de l'ambassadeur des Etats-Unis, il exprime une fois de plus, sa profonde confiance dans la continuité, le renforcement et la victoire de la lutte de son peuple. « Le peuple brésilien s'est mis en marche. Il avance résolument, au coude à coude avec le peuple latino-américain, le

regard tourné vers la révolution cubaine, symbole du triomphe du mouvement révolutionnaire armé.»

Au cours de cette nuit tragique du 4 novembre, les sbires de la dictature ont mis fin à la vie d'un grand chef révolutionnaire. Mais au lieu d'étouffer l'appel à la lutte qu'a été toute sa vie, ils lui ont donné ainsi une résonance encore plus forte.

Le nom de Carlos Marighella s'inscrit aujourd'hui aux côtés de celui de Che Guevara et de cent autres héros des luttes pour la liberté, pour l'indépendance, et pour un avenir heureux de l'humanité.

Son exemple continuera d'éclairer la lutte de libération des Brésiliens qui sauront le venger par la Révolution.

J. Carama Ferreira

Pour la direction de l'Action de Libération Nationale
La Havane, novembre 1969.

N.-B. Tricontinental - édition française remercie Les Editions du Seuil pour lui avoir permis de reproduire la traduction du **Manuel du guérillero urbain**, publié dans l'ouvrage de Conrad Detrez, **Carlos Marighella, pour la libération du Brésil** (p. 83-138), ainsi que la revue **Les Temps modernes** pour lui avoir permis de reproduire la traduction du **Rôle de l'action révolutionnaire** publié dans leur N° 280 de novembre 1969.

Manuel du guérillero urbain

Carlos Marighella

Avertissement

En rédigeant ce manuel, je désire rendre un double hommage. Le premier, à la mémoire d'Edson Luis Souto, Marco Antonio Bras de Carvalho, Nelson José de Almeida, « Escoteiro » et tant d'autres combattants et guérilleros urbains, assassinés par la police (la D.O.P.S.) et par l'armée de la dictature militaire qui sévit au Brésil. Le second, à nos courageux camarades, hommes et femmes, qui croupissent dans les geôles du gouvernement et sont soumis à des tortures qui n'ont rien à envier aux crimes commis par les nazis. Comme ce le fut pour eux, notre seul devoir est de lutter.

Toute personne hostile à la dictature militaire et désireuse de la combattre peut faire quelque chose, pour modeste que soit son action. Ceux qui, après avoir lu ce manuel, auront conclu qu'ils ne peuvent rester passifs, je les invite à suivre les instructions que je propose et à s'engager tout de suite dans la lutte. Car, en toute hypothèse et dans toutes les circonstances, le devoir du révolutionnaire est de faire la révolution.

S'il importe de lire cette brochure, il est également très souhaitable de la divulguer. Que ceux qui acceptent les idées qui s'y trouvent défendues la fassent ronéotyper ou imprimer, fût-ce sous la protection d'un groupe armé.

Si je l'ai signée, c'est parce qu'elle est le résultat systématique d'une expérience vécue par un groupe d'hommes qui, au Brésil, luttent les armes à la main et dont j'ai l'honneur de faire partie. Contre ceux qui mettent en doute ce que j'y recommande, qui continuent d'affirmer que ne sont pas encore réunies les conditions propres au combat ou qui nient les faits décrits, le mieux est que je revendique ouvertement la responsabilité de mes paroles et de mes actions. Je refuse donc les commodités ambiguës de l'anonymat.

Mon but est de recruter le plus grand nombre possible de partisans. Le nom d'agresseur ou de terroriste n'a plus le sens qu'on lui donnait jadis. Il ne suscite plus la terreur ou le blâme ; il éveille des vocations. Etre appelé « agresseur » ou « terroriste », dans le Brésil d'aujourd'hui, honore le citoyen, puisque cela signifie qu'il lutte, les armes à la main,

contre la monstruosité et l'abjection que représente l'actuelle dictature militaire.

Qu'est-ce qu'un guérillero urbain ?

La crise chronique des structures qui caractérise la situation du Brésil et l'instabilité politique qui en découle ont favorisé le déclenchement de la guerre révolutionnaire. Celle-ci se manifeste en termes de guérilla urbaine, de guérilla rurale ou de guerre psychologique. C'est au guérillero urbain qu'il incombe de faire, dans les villes, la guérilla aussi bien que la guerre psychologique. C'est de lui que je parlerai.

Le guérillero urbain est un homme armé qui lutte contre la dictature militaire par des moyens non conventionnels. Révolutionnaire sur le plan politique et vaillant patriote, il lutte pour la libération de son pays, il est ami du peuple et de la liberté. Son champ de bataille, ce sont les grandes villes du pays.

Dans ces villes agissent également des bandits, communément traités, au Brésil, de « marginaux ». Il arrive souvent que des attaques lancées par ces hors-la-loi passent pour des actions opérées par des guérilleros. Ceux-ci diffèrent cependant radicalement de ceux-là. Le « marginal » n'a en vue que son profit personnel et attaque sans discrimination les exploités ou les exploités, ce qui fait que nombre de ses victimes sont des hommes et des femmes du peuple. Le guérillero urbain, lui, lutte dans un but politique et n'attaque que le gouvernement, les grands capitalistes et les agents de l'impérialisme, en particulier les Américains du Nord.

D'autres éléments aussi nuisibles que les hors-la-loi sévissent dans les villes : ce sont les contre-révolutionnaires de droite, qui sèment la confusion, dévalisent des banques, enlèvent ou assassinent des guérilleros, des prêtres révolutionnaires, des étudiants et des citoyens ennemis du fascisme et amants de la liberté. Le guérillero urbain est un implacable ennemi du gouvernement ; il porte systématiquement préjudice aux autorités et aux hommes qui dominent le pays et détiennent le pouvoir. Sa tâche principale est de déjouer, discréditer et harceler les militaires et toutes les forces de répression, de détruire ou de saccager les biens appartenant aux Nord-Américains, aux chefs d'entreprise étrangers ou à la grande bourgeoisie brésilienne.

Le guérillero urbain ne craint pas de démanteler et de détruire le système économique, politique et social en vigueur, car son objectif est d'aider la guérilla rurale et de contribuer à l'instauration de structures sociales et politiques entièrement nouvelles et révolutionnaires, où le pouvoir sera donné au peuple armé.

Le guérillero urbain doit acquérir un minimum de connaissances politiques. Il convient qu'il cherche à lire les écrits suivants :

- **La Guerre de guérilla**, de Che Guevara¹.
- **Quelques Questions sur les guérillas au Brésil**.
- **Opérations et Tactiques de guérillas**².
- **Problèmes et Principes de stratégie**².
- **Quelques Principes tactiques pour les camarades qui réalisent des opérations de guérilla**.
- **Questions touchant l'organisation**².
- **Le Rôle de l'action révolutionnaire dans l'organisation**².

— **Le guérillero**, journal des groupes révolutionnaires brésiliens.

Les qualités personnelles du guérillero urbain

Le guérillero urbain se caractérise par le courage et l'esprit d'initiative. Il doit être grand tacticien et bon tireur. Il compensera par l'astuce son infériorité sur le plan des armes, des munitions et de l'équipement.

Le militaire de carrière ou le policier au service du gouvernement disposent d'un armement moderne et de bons véhicules ; ils peuvent circuler librement, aller où ils veulent, puisqu'ils ont pour eux l'appui du pouvoir. Le guérillero urbain, qui ne peut compter sur toutes ces ressources, agit dans la clandestinité. Il arrive qu'il ait déjà été condamné ou que pèse contre lui un décret de prison préventive ; il est, dans ce cas, contraint de faire usage de faux papiers.

Le guérillero urbain possède toutefois un gros avantage sur le soldat conventionnel ou sur le policier : il défend une cause juste, celle du peuple, tandis que les deux autres se rangent du côté de l'ennemi que le peuple déteste.

Les armes du guérillero urbain sont inférieures à celles de son ennemi ; mais, sur le plan moral, sa supériorité est indiscutable.

C'est grâce à elle qu'il peut remplir ses tâches principales qui sont d'attaquer et de survivre.

Le guérillero urbain doit, pour pouvoir lutter, prendre à l'ennemi ses armes. Comme celles-ci tombent entre ses mains dans les circonstances les plus diverses, il finit par se trouver en possession d'un armement assez varié et pour lequel manquent les munitions correspondantes.

Le guérillero urbain ne dispose d'aucun lieu où il puisse s'exercer au tir.

Ces difficultés, il les vaincra grâce à son pouvoir d'imagination et à sa capacité créatrice, qui sont indispensables s'il veut mener à bien sa tâche révolutionnaire.

Le guérillero urbain doit être doté d'esprit d'initiative, d'une grande mobilité, de souplesse, du sens de l'adaptation et de beaucoup de sang-froid, la qualité principale étant l'esprit d'initiative, car on ne peut pas toujours tout prévoir et le guérillero ne peut se permettre de tomber dans la perplexité ni attendre que lui soit donné un ordre. Il doit agir, envisager, pour chaque problème qui se présente, la solution correspondante, et ne pas atermoyer. Il vaut mieux agir et se tromper que ne rien faire par souci d'éviter l'erreur. Sans esprit d'initiative, il n'y a pas de guérilla urbaine. D'autres qualités sont souhaitées ; il faut être bon marcheur, pouvoir résister à la fatigue, à la faim, à la pluie et à la chaleur ; il faut savoir se cacher et veiller, connaître l'art du déguisement, ne jamais craindre le danger, être capable d'agir de nuit comme de jour, ne pas agir avec précipitation, être doté d'une patience sans limites, garder son calme et son sang-froid dans les pires situations, ne pas laisser la moindre trace et ne pas se décourager.

Face aux difficultés qu'ils considèrent comme presque insurmontables, certains guérilleros faiblissent, se désistent ou démissionnent

La guérilla urbaine n'est pas une affaire commerciale, un centre d'embauche ni la représentation d'une pièce de théâtre. On s'y engage comme dans la guérilla rurale. Si on manque des qualités requises, il vaut mieux renoncer.

Comment vit et subsiste le guérillero urbain ?

Le guérillero urbain doit savoir vivre au milieu du peuple et veiller à ne se distinguer en rien du citoyen ordinaire.

Il ne peut se vêtir d'une façon qui attire l'attention. Des vêtements excentriques et à la mode détonnent dans les quartiers ouvriers. Il en va de même pour ceux qui vont du Nord au Sud du pays et vice versa, où la façon de s'habiller varie.

Le guérillero urbain doit vivre de son travail, de son activité professionnelle.

S'il est recherché par la police ou connu d'elle, s'il est condamné ou fait l'objet d'une mesure de prison préventive, il doit entrer dans la clandestinité et parfois vivre caché.

En toutes circonstances, le guérillero urbain ne doit parler à personne de ses activités ; celles-ci ne concernent que l'organisation révolutionnaire à laquelle il appartient. Il doit avoir une grande capacité d'observation, être très bien informé, en particulier sur les mouvements de l'ennemi, être un bon enquêteur et un bon connaisseur du terrain sur lequel il agit. Etant donné qu'il lutte les armes à la main, il ne lui est guère possible de s'acquitter pendant longtemps de ses obligations professionnelles courantes sans se faire repérer. C'est alors que la tâche appelée « expropriation » s'impose à lui avec clarté. Il devient en effet impossible au guérillero urbain de subsister ou de survivre sans s'engager dans la lutte pour l'expropriation.

Dans le cadre de la lutte de classes, dont l'approfondissement est aussi inévitable que nécessaire, la lutte armée du guérillero urbain vise deux buts :

a) la liquidation physique des chefs et des subalternes des forces armées de la police ;

b) l'expropriation d'armes ou de biens appartenant au gouvernement, aux grands capitalistes, aux latifondiaires et aux impérialistes.

Les expropriations mineures servent à l'entretien personnel du guérillero urbain ; les autres à alimenter la révolution. Ces deux buts n'en excluent pas d'autres, secondaires.

Une des caractéristiques fondamentales de la Révolution brésilienne est qu'elle passe, dès le début, par la dépossession de la grande bourgeoisie, de l'impérialisme, des latifondiaires et aussi des commerçants (les plus riches et les plus puissants, liés à l'importation ou à l'exportation).

Les attaques contre les banques, réalisées au Brésil, ont porté préjudice à de grands capitalistes comme Moreira Salles, à des compagnies étrangères chargées d'assurer ces mêmes banques, à des firmes impérialistes, aux gouvernements fédéral et des Etats, jusqu'ici systématiquement « expropriés ».

Le produit de ces expropriations est destiné à l'apprentissage et au perfectionnement technique du guérillero, à l'achat, à la fabrication et au transport des armes et des munitions destinées au secteur rural, à l'organisation du réseau de sécurité des révolutionnaires, à la subsistance quotidienne des combattants, en particulier des camarades délivrés de la prison par d'autres compagnons armés, des blessés ou des camarades pourchassés par la police ou les soldats de la dictature.

C'est sur les exploités et les oppresseurs du peuple que doivent retomber les terribles charges de la guerre révolutionnaire. Les hommes

du gouvernement, les agents de la dictature et de l'impérialisme doivent payer de leur vie les crimes commis contre le peuple brésilien.

Au Brésil, le nombre d'actions violentes pratiquées est déjà très élevé. Il comporte des mises à mort, des explosions de bombes, des captures d'armes, d'explosifs et de munitions, des « expropriations » de banque, des attaques contre les prisons, etc., autant d'actes qui ne peuvent laisser de doutes sur les intentions des révolutionnaires. La mise à mort de l'espion de la C.I.A. Charles Chandler, militaire américain qui, après avoir passé deux ans au Vietnam, vint s'infiltrer dans le mouvement étudiant brésilien, celle de plusieurs barbouzes et de plusieurs membres de la police militaire, prouvent que nous sommes entrés dans un état de guerre révolutionnaire, et que cette lutte passe nécessairement par la violence. Le guérillero urbain doit donc concentrer tous ses efforts sur l'extermination des agents de la répression et l'expropriation des exploités du peuple.

La préparation technique du guérillero urbain

Personne ne peut devenir guérillero sans passer par une phase de préparation technique. Elle va de l'entraînement physique à l'enseignement de professions ou d'activités de tous genres, mais surtout manuelles. On ne peut acquérir une bonne résistance physique qu'en s'entraînant. On ne peut devenir un bon lutteur qu'en apprenant l'art de lutter. Le guérillero urbain apprendra donc à pratiquer les différents types de lutte, qu'ils regardent l'attaque ou la défense personnelle.

Outre la préparation technique, je considère comme utiles les formes d'entraînement telles que les excursions à pied, le camping et des séjours prolongés dans la brousse, l'ascension de montagnes, la natation, le canotage, les plongées et la chasse sous-marines, à la manière des hommes-grenouilles, la pêche, la chasse aux volatiles et au gibier de petite et de grande taille.

Il est très important d'apprendre à conduire une voiture, piloter un avion, gouverner une embarcation à moteur ou à voile, d'avoir des notions de mécanique, de radiophonie, de téléphonie, d'électricité et même d'électronique. Il est également important de posséder des notions de topographie, de savoir s'orienter, calculer les distances, établir des cartes et des plans, chronométrer, transmettre des messages, utiliser la boussole, etc.

Des connaissances de chimie, sur la combinaison des couleurs, sur la fabrication des cachets, sur l'art d'imiter l'écriture d'autrui et autres habiletés, font partie de la préparation technique du guérillero urbain. Pour pouvoir survivre dans la société qu'il se propose de détruire, celui-ci est obligé de falsifier des documents.

En ce qui concerne les soins médicaux, il est clair que jouent un rôle spécial et important les guérilleros médecins, infirmiers ou pharmaciens, ainsi que ceux qui possèdent des connaissances correspondantes, prescription et emploi de médicaments et notions de chirurgie.

La partie la plus importante de la préparation technique reste, toutefois, le maniement d'armes telles que la mitrailleuse, le revolver, les armes automatiques, le mortier, le bazooka, le fusil FAL et d'autres types de carabine. S'y ajoute la connaissance des différentes sortes de munitions et d'explosifs. La dynamite est un de ces explosifs ; il importe de bien savoir s'en servir, comme il importe de savoir utiliser les bombes incendiaires, les grenades fumigènes et autres. Il faut apprendre à fabriquer les armes, à les réparer, à fabriquer des cocktails

Molotov, des bombes, des mines, à détruire des ponts, démonter ou détruire des rails et des traverses de chemin de fer.

Le guérillero urbain parachèvera sa formation dans un centre technique organisé à cet effet, mais seulement après être passé par l'épreuve du feu, c'est-à-dire avoir déjà combattu contre l'ennemi.

Les armes du guérillero urbain

Les armes du guérillero urbain sont légères, facilement remplaçables, en général prises à l'ennemi, achetées ou fabriquées sur place. L'armement léger peut être manié et transporté avec rapidité. Cet armement se distingue par son canon, qui est court ; il comporte plusieurs armes automatiques ou semi-automatiques, qui augmentent considérablement la puissance de feu du guérillero, mais qui sont difficilement contrôlables. De plus, celles-ci entraînent une forte consommation, voire un certain gaspillage des munitions que seule une grande précision de tir peut compenser.

L'expérience nous a montré que l'arme de base du guérillero urbain est la mitraillette. Elle est efficace et peut être facilement dissimulée ; elle impose de plus le respect à l'adversaire. Il faut connaître à fond le maniement de cette arme devenue si populaire.

La mitraillette idéale est l'INA, calibre 45. D'autres, de différents calibres, peuvent également être utilisées mais il est moins facile de pourvoir à leur chargement. On souhaitera donc que la base logistique industrielle en arrive à produire un type uniforme de mitraillette à munitions standardisées.

Chaque groupe de guérilleros doit disposer d'une mitraillette maniée par un bon tireur. Les autres auront des revolvers 38, notre arme commune. L'usage du revolver 32 est permis mais nous donnons la préférence à l'autre, à cause de sa force d'impact.

Les grenades à main et les grenades fumigènes peuvent être considérées comme des armes légères, utiles à la défensive et pour protéger la retraite des guérilleros.

Les armes à canon long sont plus difficilement transportables et attirent davantage l'attention. Parmi ces dernières se rangent les FAL, les mausers, les fusils de chasse et les Winchester. Les fusils de chasse peuvent être efficaces lorsqu'ils sont employés pour des tirs à faible portée ou à bout portant, ce qui arrive surtout la nuit. Un fusil à air comprimé peut être avantageusement employé pour le tir à la cible. Des bazookas et des mortiers peuvent être utilisés mais par des gens très bien entraînés.

Les armes de fabrication artisanale sont parfois aussi efficaces que les armes conventionnelles, ainsi que les fusils dont le canon a été raccourci.

Les camarades qui sont armuriers jouent un rôle important. Ils entretiennent les armes, les réparent et peuvent même monter un atelier où ils en fabriqueront. Les ouvriers métallurgistes, les mécaniciens et les tourneurs sont des personnes tout indiquées pour assumer ce travail de logistique industrielle. Ils peuvent, à partir de leurs connaissances, aussi bien fabriquer secrètement des armes chez eux. On organisera aussi des cours sur l'art de fabriquer des explosifs et l'art de saboter ; on y prévoira la possibilité de faire des expériences.

Les cocktails Molotov, l'essence, les instruments destinés au lancement de pétards, les grenades faites au moyen de tuyaux et de boîtes, les mines, les explosifs fabriqués avec de la dynamite et du chlorate

de potasse, le plastic, les capsules fulminantes, etc. constituent l'arsenal du guérillero soucieux de bien remplir sa mission. Le matériel nécessaire à la fabrication de ces engins sera acheté ou dérobé à l'ennemi au cours d'opérations soigneusement planifiées et exécutées. Le guérillero veillera à ne pas garder longtemps près de lui ce matériel susceptible de provoquer des accidents ; il cherchera à s'en servir tout de suite.

L'introduction d'armes modernes, comme toute innovation, influe directement sur les tactiques de la guérilla urbaine. Ces tactiques changeront dès que sera généralisé l'usage de la mitraillette standardisée. Les groupes de guérilleros qui parviennent à uniformiser leur armement et leurs munitions acquièrent un pouvoir d'efficacité supérieur aux autres car leur puissance de feu devient plus grande.

Le tir, raison d'être du guérillero urbain

La raison d'être du guérillero urbain, son action, sa survie, tout cela dépend de son art de tirer. Il est indispensable qu'il s'en acquitte bien. Dans la guerre conventionnelle, le combat se fait à distance et avec des armes à longue portée. Dans la guérilla, c'est le contraire ; s'il ne tire pas le premier, il risque de perdre la vie. De plus, comme il n'a sur lui que peu de munitions et que son groupe est réduit, il ne peut perdre du temps ; il sera donc prompt au tir.

Un autre point sur lequel il convient d'insister jusqu'à l'exagération, c'est que le guérillero ne peut tirer jusqu'à épuisement de ses munitions. Il est, en effet, possible que l'ennemi ne riposte pas, précisément parce qu'il attend que l'autre ait fait usage de toutes ses balles, s'exposant ainsi à la capture ou à la mort.

Afin d'éviter d'être une cible facile, le combattant ne cessera de se mouvoir, tout en tirant.

On devient un bon tireur en s'exerçant systématiquement par les moyens les plus divers : en tirant à la cible dans les fêtes foraines ; en tirant, chez soi, avec un fusil à air comprimé, etc. Le bon tireur pourra devenir un franc-tireur, c'est-à-dire un guérillero solitaire, capable d'opérer des actions isolées. En tant que tel, il devra pouvoir tirer à longue et courte distance, avec des armes appropriées à l'une ou l'autre fonction.

Les « groupes de feu »

Les guérilleros urbains seront organisés en petits groupes. Chaque groupe, appelé « groupe de feu », ne peut dépasser le nombre de 4 ou 5 personnes. Un minimum de deux groupes, rigoureusement compartimentés et coordonnés par 1 ou 2 personnes, s'appelle une « équipe de feu ».

Au sein de chaque groupe doit régner la plus grande confiance. Celui qui tire le mieux et sait manier la mitraillette se chargera d'assurer la protection de ses camarades au cours des opérations. Chaque groupe planifiera et exécutera les opérations qu'il aura décidées, gardera ses armes, discutera et corrigera les tactiques employées. Le groupe agit de sa propre initiative, sauf dans l'accomplissement des tâches décidées par le commandement général de la guérilla. Pour donner libre cours à cet esprit d'initiative, on évitera toute rigidité à l'intérieur de l'organisation. C'est d'ailleurs pour cela que la hiérarchie

sation caractéristique de la gauche traditionnelle n'existe pas chez nous.

Parmi les initiatives possibles laissées à la décision de chaque groupe, citons : les raids contre des banques, les enlèvements de personnes, les mises à mort d'agents notoires de la dictature ou de la réaction ou des espions nord-américains, toute forme de propagande ou de guerre des nerfs. Il n'est pas nécessaire, avant de décider de l'une de ces opérations, de consulter le commandement général. Aucun groupe ne doit, du reste, attendre, pour agir, que lui viennent des ordres d'en haut. Tout citoyen désireux de devenir guérillero peut, de lui-même, passer à l'action et s'intégrer à notre organisation. En procédant de la sorte, il est plus difficile de savoir à qui doit être attribué tel ou tel coup, l'essentiel étant qu'augmente le volume des actions réalisées.

Le commandement général compte sur ces groupes pour les envoyer remplir des missions en n'importe quel point du pays. Lorsqu'ils sont en difficulté, il se chargera de les aider. Notre organisation révolutionnaire est constituée par un réseau vaste et indestructible de « groupes de feu ». Son fonctionnement est simple et pratique ; le commandement général l'oriente ; ceux qui le composent participent aux mêmes coups car tout ce qui n'est pas l'action directe ne nous intéresse pas.

La logistique du guérillero urbain

La logistique conventionnelle peut s'expliquer par la formule N.C.E.M. qui veut dire :

N	Nourriture
C	Combustible
E	Equipement
M	Munitions

Le guérillero urbain, lui, ne fait pas partie d'une armée régulière : son organisation est intentionnellement fragmentée. Il ne dispose pas de camions, de bases fixes et la logistique industrielle de la guérilla urbaine est difficile à implanter.

La logistique du guérillero correspondra donc à la formule M.A.M.A.E. :

M	Motorisation
A	Argent
M	Munitions
A	Armes
E	Explosifs

La logistique révolutionnaire comporte donc la motorisation qui est un facteur essentiel. Il faut des chauffeurs. Ceux-ci doivent, comme les autres guérilleros, subir un bon entraînement. D'ailleurs, tout bon guérillero sera aussi un bon chauffeur.

Les véhicules dont il a besoin, il les « exproprie » s'il ne dispose pas de ressources pour en acheter. Comme pour l'achat d'armes, de munitions et d'explosifs, le guérillero prélèvera l'argent des banques. Ces « expropriations » sont, au départ, indispensables à notre organisation. Il faut aussi bien dérober les armes en vente dans les magasins que celles que portent en bandoulière les soldats de la garde civile ou de la garde militaire. Postérieurement, lorsqu'il s'agira de développer la force logistique, les guérilleros tendront des embuscades à l'ennemi afin de capturer ses armes, ses munitions et ses moyens de transport.

Sitôt dérobé, le matériel doit être caché, même si l'ennemi cherche à riposter ou à poursuivre les assaillants. Il importe donc qu'ils connaissent très bien le terrain où ils agissent et qu'ils s'annexent des guides spécialement préparés.

La technique du guérillero urbain

La technique est, en gros, l'ensemble des moyens qu'utilise un homme pour exécuter un travail. La technique du guérillero, qui concerne aussi bien la guérilla proprement dite que la guerre psychologique, repose sur cinq données de base :

1. Les caractéristiques propres à cette sorte de lutte.
2. Les avantages dont, au départ, jouit la guérilla urbaine.
3. Les objectifs visés par le guérillero.
4. Les modes d'actions du guérillero.
5. Les méthodes à suivre dans l'exécution des tâches.

1. Les caractéristiques de la lutte de guérilla

La technique employée par le guérillero urbain présente les caractéristiques suivantes :

a) elle est agressive ou offensive. Pour le guérillero, dont la puissance de feu est inférieure à celle de l'ennemi, qui ne peut compter sur l'appui du pouvoir et ne peut répondre à une attaque massive des forces adverses, la défensive ne peut qu'être fatale. C'est pourquoi jamais il ne cherchera à fortifier ou à défendre une base fixe ; jamais il n'attendra d'être encerclé pour riposter ;

b) elle repose sur l'attaque suivie d'une retraite immédiate, nécessaire à la préservation des forces de la guérilla ;

c) elle vise à harceler, décourager, distraire les forces dont l'ennemi dispose dans les villes afin de favoriser le déclenchement et l'implantation de la guérilla rurale dont le rôle, dans la guerre révolutionnaire, est décisif.

2. Des avantages du guérillero urbain sur l'ennemi

La dynamique de la guérilla urbaine aboutit à l'affrontement violent du combattant et des forces de répression de la dictature. Celles-ci disposent de forces supérieures à celles du premier. Il n'en incombe pas moins au guérillero urbain d'attaquer le premier. Les forces militaires et policières riposteront en mobilisant des ressources infiniment plus grandes. Le guérillero urbain ne pourra échapper à la persécution et à la destruction qu'en exploitant à fond les avantages dont, au départ, il jouit. Ce sera sa façon de compenser sa faiblesse matérielle. Ces avantages consistent à :

- a) attaquer l'ennemi par surprise ;
- b) mieux connaître que l'ennemi le terrain sur lequel il combat ;
- c) jouir d'une plus grande mobilité ou d'une plus grande rapidité que les forces de répression ;
- d) disposer d'un réseau d'informations meilleur que celui de l'ennemi ;
- e) faire preuve d'une telle capacité de décision que ses compagnons se sentent encouragés et ne puissent même pas hésiter alors qu'en face d'eux, l'ennemi ne saura où donner de la tête.

a) La surprise

La surprise est donc un élément très important et qui permet de compenser l'infériorité du guérillero sur le plan des armes. Contre elle, l'ennemi ne peut rien opposer ; il tombe dans la perplexité et court à sa perte. Dans le déclenchement de la guérilla urbaine au Brésil, l'effet de surprise a été largement exploité. Il est fonction de quatre données de base que l'expérience nous fait définir comme suit :

a) nous connaissons la situation de l'ennemi que nous allons attaquer, généralement grâce à des informations précises et à une observation méticuleuse, alors que lui-même ignore qu'il va être attaqué et quelle sera la position de l'attaquant ;

b) nous connaissons la force de ceux que nous attaquons et eux méconnaissent la nôtre ;

c) nous pouvons mieux que l'ennemi économiser et préserver nos forces ;

d) c'est nous qui choisissons l'heure et le lieu de l'attaque, qui décidons de sa durée et des objectifs à atteindre. L'ennemi en ignore tout.

b) La connaissance du terrain

Le guérillero urbain, s'il veut que le terrain soit son meilleur allié, doit le connaître jusque dans ses moindres recoins. Ce n'est qu'ainsi qu'il pourra intelligemment faire usage de son relief, de ses talus et de ses fossés, de ses accidents, de ses voies connues et de ses passages secrets, de ses zones laissées à l'abandon, etc., afin de faciliter le tir, les opérations de retrait, et aussi de se cacher.

Les points d'étranglement tels que les impasses, les culs-de-sac, les rues en chantier, les postes de contrôle de la police, les zones militaires, les entrées ou sorties de tunnels, les viaducs, les carrefours garnis d'agents de la circulation, de sémaphores ou de toute autre signalisation, doivent être soigneusement repérés si l'on veut éviter des erreurs fatales. Ce qui importe, c'est de bien connaître les chemins par lesquels les guérilleros passeront et les endroits où ils se cacheront, laissant l'ennemi à la merci du lieu qu'il ignore. Familiarisé avec les

rues, les coins et les recoins des centres urbains, connaissant bien les terrains vagues, les égouts, les massifs de verdure, les immeubles en construction, le guérillero urbain peut semer facilement la police ou la surprendre en lui dressant un piège ou une embuscade. S'il connaît le terrain, le guérillero pourra indifféremment le parcourir à pied, à bicyclette, en automobile, en jeep ou en camion sans se faire arrêter.

S'il agit au sein d'un petit groupe de combattants, il pourra facilement le reconstituer en un endroit choisi d'avance, avant de déclencher une nouvelle opération. C'est pour la police un véritable casse-tête que de retrouver ou contre-attaquer un guérillero, dans un dédale de rues que lui seul connaît. L'expérience nous a montré que l'idéal, pour un guérillero urbain, est d'agir dans sa propre ville puisque c'est celle-là qu'il connaît le mieux. Celui qui vient d'ailleurs ne peut, avec autant de compétence que le premier, mener à bien une opération de guérilla.

c) Mobilité et rapidité

La mobilité et la rapidité du guérillero urbain doivent être supérieures à celles de la police. A cet effet, il veillera :

a) à être motorisé ;

b) à bien connaître le terrain ;

c) à saboter ou entraver les communications ou les moyens de transport de l'ennemi ;

d) à s'assurer la possession d'un armement léger.

Lorsqu'il réalise des opérations qui ne durent que quelques minutes et s'il quitte le lieu de son action au moyen d'un véhicule à moteur, le guérillero ne pourra échapper à ceux qui le poursuivent que si, au préalable, il a déjà reconnu l'itinéraire. Il n'opérera que dans des endroits éloignés des bases logistiques de la police afin de faciliter sa fuite.

Il devra aussi viser à entraver les communications de l'ennemi, sa première cible étant le téléphone dont il fera couper les fils.

Les forces de répression disposent de moyens de transport très modernes ; il faut s'efforcer de leur faire perdre du temps lorsqu'elles doivent traverser le centre congestionné des grandes villes. Les embouteillages peuvent également nous désavantager. Nous veillerons donc à nous assurer une position favorable, en adoptant les moyens suivants :

a) la simulation d'une panne ou le barrage d'une route, que d'autres compagnons assumeront, en utilisant des véhicules dont les plaques seront fausses ;

b) l'obstruction du chemin au moyen de troncs d'arbres, de pierres, de fausses plaques de signalisation, de trous ou par tout autre moyen efficace et astucieux ;

c) la pose de mines de fabrication artisanale aux endroits par où devra passer la police et l'incendie de ses moyens de transport avec de l'essence ou des cocktails Molotov ;

d) le mitraillage, surtout dans le but de faire éclater les pneus des véhicules de la police.

Le rôle du guérillero urbain est d'attaquer puis aussitôt de battre en retraite ; c'est ainsi que, doté d'un armement léger, il peut mettre en échec l'ennemi lourdement et fortement armé. Sans un armement léger, on ne peut jouir d'une grande mobilité.

Les guérilleros pourront toujours être motorisés si la police les attaque à cheval. De l'intérieur de leur voiture, ils pourront facilement tirer contre ces attaquants. Le grand désavantage de la cavalerie est qu'elle offre aux guérilleros deux cibles : le cheval et son cavalier.

L'utilisation par les forces de répression de l'hélicoptère n'offre guère d'avantages ; il sera difficile à ceux qui l'occupent de tirer de si haut et impossible de se poser sur la voie publique. Volant à basse altitude, il pourra facilement être atteint par le tir des guérilleros.

d) L'information

Les chances qu'a le gouvernement de découvrir et de décimer les guérilleros diminuent fortement dans la mesure où, au milieu de la population, se multiplient les ennemis de la dictature. Ceux-ci, en effet, nous informeront sur les activités de la police et des agents gouvernementaux qu'ils ne renseigneront jamais sur nos propres activités. Pour les embarrasser, ils chercheront plutôt à leur donner de fausses informations. De toute façon, les sources de renseignements du guérillero urbain sont potentiellement plus grandes que celles de la police. Celle-ci se sait observer par la population, mais elle ignore qui se rend complice du guérillero et dans la mesure où elle commet des injustices et fait violence à des citoyens, elle favorise cette complicité entre le peuple et les guérilleros.

Même si les informations ne proviennent que d'une très petite fraction de la population, elles constituent pour nous une arme précieuse. Elles ne nous dispensent cependant pas de créer notre propre service de renseignements, et d'organiser ce réseau d'intelligences.

Des informations sûres données au guérillero signifient que des coups également sûrs pourront être portés contre le système de la dictature.

Afin de s'opposer plus efficacement à nous, l'ennemi stimulera la délation, et s'infiltrera en nous envoyant ses espions. Les traîtres et les délateurs, aussitôt qu'ils seront connus, devront être dénoncés auprès de la population. Dans la mesure où le gouvernement se rendra impopulaire, celle-ci se chargera de les châtier. En attendant, dès qu'ils les connaîtront, les guérilleros devront procéder à leur élimination physique, ce que la population ne manquera pas d'approuver et ce qui diminuera considérablement l'infiltration et l'espionnage de l'ennemi.

Cette lutte, on la complétera en organisant un service de contre-espionnage.

C'est en vivant au milieu de la population, en prêtant attention à tous les types de conversations et de relations humaines, non sans dissimuler avec un maximum d'astuce sa curiosité, que le guérillero complétera son information. Celle-ci concernera tout ce qui peut se passer sur les lieux de travail, dans les écoles et facultés, dans les quartiers où habitent les combattants, qu'il s'agisse des opinions ou de l'état d'esprit des gens, de leurs voyages, de leurs affaires, de leurs fréquentations, de tout ce qui les occupe.

Le guérillero urbain ne se déplace jamais sans avoir toujours à l'esprit la préoccupation de mettre au point un éventuel plan d'opération. Il n'y a pas d'interruption dans la vie du combattant ; il doit

toujours être en éveil et enrichir sa mémoire de tout ce qui peut lui être utile dans l'immédiat comme pour le futur. Il lira attentivement les journaux et s'intéressera aux autres moyens de communication, il enquêtera, ne cessera de transmettre à ses compagnons tout ce qui attire son attention ; c'est là tout ce qui constitue l'immense réseau d'informations donnant au guérillero urbain un net avantage.

e) L'esprit de décision

Un manque d'esprit de décision annule aussitôt les avantages que nous venons d'énumérer. S'il n'est pas sûr de lui, le guérillero risque d'échouer, pour bien planifiée qu'ait été son action. Cette capacité de décision doit être maintenue jusqu'au bout, sans quoi une opération bien commencée peut, par la suite, se retourner contre lui, car l'ennemi profitera de sa panique ou de son hésitation pour l'anéantir.

Il n'existe pas d'opérations faciles. Elles doivent être exécutées avec le même soin et par des hommes soigneusement choisis, précisément en fonction de leur esprit de décision. C'est au cours de la période de préparation que l'on verra dans quelle mesure les candidats à la guérilla en sont dotés. Ceux qui, au cours de ces périodes, arrivent en retard aux rendez-vous, confondent facilement les hommes, ne les trouvent pas, oublient l'une ou l'autre chose, n'observent pas les normes élémentaires du travail, se révèlent être des gens peu décidés et susceptibles de porter préjudice à la lutte — il vaut mieux les écarter. Etre décidé, cela signifie exécuter avec une détermination, une audace et une fermeté incroyables un plan tracé. Un seul indécis peut perdre tout un groupe.

3. Les objectifs visés par le guérillero

Les objectifs que visent les attaques déclenchées par les guérilleros urbains sont, au Brésil, les suivants :

a) ébranler le polygone de sustentation de l'Etat et de la domination nord-américaine. Ce polygone est constitué par le triangle Rio-Sao Paulo-Belo Horizonte, triangle dont la base correspond à l'axe Rio-Sao Paulo. C'est là que se situe le gigantesque complexe industriel, financier, économique, politique, culturel et militaire du pays, c'est-à-dire le centre de décision nationale ;

b) affaiblir le système de sécurité de la dictature en forçant l'ennemi à mobiliser ses troupes pour la défense de cette base de sustentation, sans qu'il sache jamais quand, où, comment il sera attaqué ;

c) attaquer de toutes parts, avec beaucoup de petits groupes armés, bien compartimentés et même sans éléments de liaison, afin de disperser les forces gouvernementales. Plutôt que de donner à la dictature l'occasion de concentrer son appareil de répression en lui opposant une armée compacte, on se présentera avec une organisation très fragmentée sur tout le territoire national ;

d) donner des preuves de combativité, de détermination, de persévérance et de fermeté afin d'entraîner tous les mécontents à suivre notre exemple, à employer, comme nous, les tactiques de la guérilla urbaine. En procédant ainsi, la dictature devra envoyer des soldats

garder les banques, les industries, les magasins d'armes, les casernes, les prisons, les bâtiments de l'administration, les stations de radio et de télévision, les firmes nord-américaines, les gazomètres, les raffineries de pétrole, les bateaux, les avions, les ports, les aéroports, les hôpitaux, les ambassades, les entrepôts d'alimentation, les résidences des ministres, des généraux et des autres personnalités du régime, les commissariats de police, etc.

e) augmenter graduellement les troubles par le déclenchement d'une série interminable d'actions imprévisibles, forçant ainsi le pouvoir à maintenir le gros de ses troupes dans les villes, ce qui affaiblit la répression dans les campagnes ;

f) obliger l'armée et la police, ses commandants, ses chefs et leurs subordonnés à quitter le confort et la tranquillité des casernes et de la routine et les maintenir dans un état d'alarme et de tension nerveuse permanente, ou les attirer sur des pistes qui ne mènent nulle part ;

g) éviter la lutte ouverte et les combats décisifs, en se limitant à des attaques-surprise, rapides comme l'éclair ;

h) assurer au guérillero urbain une très grande liberté de mouvement et d'action, pour qu'il puisse maintenir une cadence soutenue dans l'emploi de la violence, aider ainsi au déclenchement de la guérilla rurale et, postérieurement, à la formation de l'armée révolutionnaire de libération nationale.

4. Les modes d'action du guérillero

Pour atteindre les objectifs énumérés ci-dessus, le guérillero urbain est obligé de recourir à des modes d'action les plus diversifiés possible, mais non pas arbitrairement choisis.

Certaines de ces actions sont simples ; d'autres, plus complexes. Aussi le guérillero qui débute devra-t-il suivre cette échelle allant du simple au compliqué. Avant d'entreprendre une mission, il doit considérer les moyens et les personnes dont il dispose pour l'accomplir. Il ne s'assurera la collaboration que de gens techniquement préparés. Ces précautions une fois prises, il pourra envisager les modes d'action suivants :

1. L'attaque.
2. L'incursion ou invasion d'un lieu.
3. L'occupation d'un lieu.
4. Les embuscades.
5. Le combat tactique de rue.
6. La grève ou toute interruption de travail.
7. La désertion, le détournement ou l'« expropriation » d'armes, de munitions et d'explosifs.
8. La libération de prisonniers.

9. La mise à mort.

10. L'enlèvement.

11. Le sabotage.

12. Le terrorisme.

13. La propagande armée.

14. La guerre des nerfs.

1. Les attaques

Certains raids doivent être réalisés de jour, par exemple quand il s'agit d'attaquer un fourgon postal ; d'autres, la nuit, lorsque c'est plus avantageux pour le guérillero. L'idéal serait que toutes les attaques aient lieu la nuit ; cela augmente l'effet de surprise et favorise la fuite.

On distingue les attaques contre des objectifs fixes, tels que les banques, les maisons de commerce, les casernes, les prisons, les stations de radio, etc., des attaques contre des objectifs mobiles comme les voitures, les camions, les trains, les embarcations, les avions, etc. S'il s'avère difficile de détruire ces objectifs en mouvement, on cherchera à les arrêter, par exemple en dressant des barrages sur les routes, en tendant des embuscades.

Les véhicules lourds, les trains, les bateaux ancrés dans les ports, les avions peuvent être attaqués et leurs conducteurs ou pilotes maîtrisés par les guérilleros qui les dévieront de leur itinéraire.

Les raids contre des banques sont les modes d'action les plus populaires. Au Brésil, ils sont largement pratiqués ; nous en avons fait un peu comme un examen d'entrée dans l'apprentissage de la technique de la guerre révolutionnaire. Au cours de ces attaques, on peut faire usage de techniques variées : enfermer le personnel de la banque dans les toilettes ou le faire asseoir sur le sol, immobiliser les soldats chargés de la garder, leur prendre leurs armes, tandis qu'on forcera le gérant à ouvrir le coffre-fort. On peut, pour égarer la police, se déguiser ; et, dans la fuite, on tirera dans les pneus des véhicules qui chercheraient à prendre en chasse les guérilleros. Le fait d'y installer des sonneries d'alarme ou d'autres moyens électroniques destinés à avertir la police n'empêche pas le guérillero de poursuivre ses opérations. Il emploiera, lui aussi, des moyens nouveaux, fera usage d'une puissance de feu croissante, sera entouré d'un plus grand nombre de compagnons et préparera l'attaque jusque dans les moindres détails.

Dans ce genre d'expropriations, les révolutionnaires souffrent d'une double concurrence :

a) celle des bandits ;

b) celle des contre-révolutionnaires de droite.

Ceci constitue un facteur de confusion pour la population. Le guérillero cherchera dès lors à l'éclairer sur le sens politique de son action, de deux façons :

1. Il refusera de se comporter comme un bandit, c'est-à-dire d'abuser

de la violence et de s'approprier de l'argent et des objets personnels des clients qui se trouveraient dans la banque.

2. Il joindra, à l'expropriation, des actes de propagande, en écrivant sur les murs des slogans stigmatisant les classes dominantes et l'impérialisme, répandra des tracts, divulguera des circulaires énonçant les fins politiques qu'il poursuit.

2. Les incursions et les invasions

Les incursions et les invasions sont des attaques-éclaircies pratiquées contre des bâtiments situés dans les quartiers périphériques et même dans le centre des villes. Certaines incursions auront un double but : exproprier, exercer des représailles, délivrer des camarades prisonniers, détruire la logistique de l'ennemi et aussi le forcer à se déplacer, l'entraîner loin de ses bases.

Certaines incursions auront pour objectif l'appréhension de documents ou de papiers secrets prouvant la corruption, les malversations, le trafic d'influence, les transactions criminelles passées avec des Nord-Américains dont sont coupables les hommes du gouvernement.

3. Les occupations de lieu

Un groupe de guérilleros urbains peut attaquer un lieu, s'y installer et résister à l'ennemi pendant un certain temps, afin de réaliser un acte de propagande. Les occupations d'école ou de fabrique ou d'une station de radio sont particulièrement importantes car elles ont une très grande répercussion. Mais comme le danger de perdre des hommes et du matériel est plus grand, on veillera à préparer soigneusement la retraite. De toute façon, plus on est rapide dans l'accomplissement de l'opération de propagande projetée, mieux ça vaut.

4. Les embuscades

Les embuscades sont des attaques réalisées par surprise. Elles consistent à attirer l'ennemi dans un piège, par exemple en lui adressant un faux appel au secours. Le but des embuscades est de punir l'ennemi de mort ou de lui prendre ses armes.

Le guérillero franc-tireur peut facilement dresser des embuscades car il lui est aisé, puisqu'il est seul, de se cacher. Il peut se dissimuler sur les toits, à l'intérieur de certaines constructions, dans la nature.

5. Les combats tactiques de rue

Par les combats tactiques de rue, les guérilleros visent à s'allier la participation des masses contre l'ennemi.

Au cours de l'année 1968, les étudiants brésiliens ont réussi à réaliser d'excellentes opérations tactiques, en lançant des milliers de manifestants dans les rues à sens unique et à l'encontre des voitures, en utilisant des lance-pierres et des billes de verre qu'ils répandaient entre les pattes des chevaux de la police montée. A part cela, on peut dresser des barricades, dépaver les chaussées, lancer

du haut des immeubles et des gratte-ciel, des bouteilles, des briques et autres projectiles.

Il faut aussi savoir répondre aux attaques de l'ennemi. Lorsque la police avance, armée de boucliers, il faut se scinder en deux groupes, l'un attaquant par-devant et l'autre par-derrière, l'un se retirant quand l'autre lance ses projectiles.

Lorsque les forces ennemies détachent un groupe de soldats ou de policiers pour encercler un ou plusieurs de nos camarades, nous devons, à notre tour, détacher un groupe plus important pour encercler ceux qui les encerclent.

Lorsque l'ennemi encercle des écoles, des usines, des lieux de rassemblement de la population, les guérilleros urbains ne doivent jamais ni se rendre ni se laisser surprendre. Dans ce but, ils auront soin, avant de pénétrer dans un de ces endroits, d'en étudier au préalable les issues possibles, les moyens de briser l'encercllement, et déterminer les points stratégiques et les chemins par où devront nécessairement passer les véhicules de la police. Ensuite, ils choisiront leurs propres points stratégiques, à partir desquels ils affronteront l'ennemi. Les chemins par où doivent passer les véhicules de la police seront minés.

Les guérilleros n'organiseront aucune réunion, assemblée ou occupation en des lieux dépourvus de bonnes possibilités de fuite.

C'est de cette façon que s'articule l'action des guérilleros urbains avec les mouvements de masses. Les guérilleros ont alors pour tâche d'encadrer, d'appuyer et de défendre les manifestations de masses. Contre ceux qui veulent assaillir les manifestants, ils tireront, incendieront les véhicules, séquestreront leurs occupants ou les fusilleront, en particulier les barbouzes et les chefs des polices parallèles qui, pour ne pas attirer l'attention, s'amènent dans des voitures particulières munies de fausses plaques.

Une autre de leurs missions est d'orienter les manifestants et de faciliter leur fuite. Ils seront, d'autre part, aidés par les francs-tireurs qui leur donneront la meilleure couverture possible.

6. Les interruptions de travail

La grève intéresse avant tout ceux qui étudient ou ceux qui travaillent. Comme elle constitue pour les exploités un moyen de pression très redouté, l'ennemi cherchera à l'empêcher ou à la briser en multipliant, s'il le faut, sa puissance de feu. Il cherchera à frapper les grévistes, à les arrêter ou même à les tuer.

Dans l'organisation des grèves, les guérilleros doivent donc procéder sans laisser le moindre indice pouvant mener à l'identification des responsables. Ils prépareront ces grèves, avec des petits groupes et dans le plus grand secret. Ils se muniront d'armes, d'explosifs, de cocktails Molotov et de bombes de fabrication artisanale afin de pouvoir affronter l'ennemi. Et pour que celui-ci soit gravement atteint, on aura mis au point un plan de sabotage que l'on exécutera au bon moment.

Les interruptions de travail ou d'étude, pour brèves qu'elles soient, n'en inquiètent pas moins l'ennemi. Il suffit, en effet, que surgissent, de différents points d'un lieu, des groupes troublant le rythme de vie quotidien et opérant comme un mouvement de flux et de reflux, pour créer une agitation qui est, elle aussi, une opération de guérilla.

Au cours de ces interruptions de travail, les guérilleros pourront

occuper le local qui les intéresse afin d'y faire des prisonniers, d'emmener des personnes en otages, particulièrement des agents notoires de l'ennemi, afin de les échanger contre des grévistes détenus.

Ces grèves peuvent également favoriser la préparation d'embuscades dans le but de liquider physiquement les policiers les plus sanguinaires et les responsables des tortures infligées aux patriotes.

7. Les désertions et les détournements ou « expropriations » d'armes, de munitions et d'explosifs

Les détournements d'armes sont pratiqués dans les casernes, sur les bateaux, dans les hôpitaux militaires, etc. Le guérillero urbain, qui est aussi soldat, caporal, sergent, sous-officier ou officier de l'armée, désertera **au bon moment**, emportant avec lui le plus d'armes possibles, les plus modernes, et des munitions qu'il mettra au service de la révolution.

Un de ces « bons moments » se présente quand le soldat est appelé à quitter sa garnison pour aller combattre ses camarades guérilleros ; Il lui sera alors plus facile de leur remettre ses armes, les véhicules qu'il conduit ou l'avion qu'il pilote.

Ce moyen d'approvisionnement offre un grand avantage : c'est avec les moyens de transport du gouvernement en place que, sans qu'ils se donnent beaucoup de peine, les guérilleros sont pourvus d'armes et de munitions.

Les camarades qui sont militaires seront, de toute façon, attentifs à choisir d'autres occasions d'aider ainsi les révolutionnaires. Si ceux qui les commandent sont mous, versent dans le bureaucratisme, s'acquittent mal de leurs tâches, ils ne feront rien pour y remédier ; ils se contenteront d'en aviser l'organisation révolutionnaire à laquelle ils sont liés et prépareront, seuls ou avec d'autres compagnons, leur désertion, non sans veiller à emporter tout ce qu'ils peuvent.

Les incursions de guérilleros à l'intérieur des casernes et autres bâtiments militaires, réalisées dans le but de dérober des armes, pourront être préparées avec la collaboration des camarades soldats.

S'il n'est vraiment pas possible de désertir en emportant des armes, ces camarades devront alors se vouer au sabotage : faire exploser ou incendier des dépôts d'armes, d'explosifs et de munitions. Toutes ces activités affaiblissent et découragent fortement l'ennemi.

Les guérilleros captureront encore des armes en saisissant celles que portent les sentinelles ou toute personne remplissant une mission de surveillance ou de répression. On procédera par la violence ou par la surprise et l'astuce. Lorsqu'on désarme un ennemi, il faut toujours le fouiller afin de savoir s'il ne possède pas une autre arme cachée dont il pourrait se servir contre celui qui l'assaille.

Dans la mesure où se multiplie le nombre de patriotes décidés à passer à l'action, ces captures d'armes se font de plus en plus nécessaires. Souvent, le guérillero commencera à lutter avec une arme qu'il aura achetée ou dérobée ; ensuite il lui faudra agir avec audace et esprit de décision ; notre force est celle de nos armes.

Lors des attaques contre des banques, on saisira aussi systématiquement les armes des soldats de la garde civile chargés de les protéger ainsi que celles des gérants ou des trésoriers.

Enfin, on pourra s'armer aux frais des commissariats de police, des magasins spécialisés dans la vente de ces objets et des fabriques

d'armes, en opérant contre eux des raids. On dérobera aussi les explosifs dont on se sert dans les carrières.

8. La libération des prisonniers

Certaines actions à main armée sont destinées à délivrer des guérilleros sous les verrous. Tout révolutionnaire court le risque d'être, un jour, arrêté et condamné à de nombreuses années de détention. Son combat n'en sera pas pour autant terminé ; l'expérience de la prison sera un enrichissement et, en prison toujours, il devra continuer la lutte.

Il cherchera d'abord à bien connaître le lieu de sa détention avant de pouvoir s'échapper rapidement et facilement, lorsque des camarades armés viendront le libérer. Aucune prison, qu'elle soit située dans une île du littoral, en ville ou à la campagne, ne peut être considérée comme inexpugnable, face à l'astuce et à la puissance de feu des révolutionnaires.

Le guérillero en liberté cherchera, lui, à connaître les établissements pénitenciers de l'ennemi car il sait qu'y crouissent beaucoup de ses frères d'armes. C'est du travail du guérillero en liberté et du guérillero emprisonné que dépend le salut des prisonniers.

Les opérations pouvant y conduire sont les suivantes :

a) les minuteriers à l'intérieur des maisons de correction, des colonies pénitencières, dans les îles réservées aux détenus, sur les navires-prisons ;

b) les attaques partant de l'extérieur ;

c) les attaques contre les trains et les véhicules de transport des prisonniers ;

d) les embuscades dressées contre les soldats ou les policiers chargés de les escorter.

9. La mise à mort

Seront punis de mort des gens comme les espions américains, les agents de la dictature, les tortionnaires, les personnalités fascistes du gouvernement coupables de crimes et de poursuites contre les patriotes, les délateurs et les informateurs de la police. Ceux qui, de leur propre gré, se rendent à la police pour dénoncer des militants, fournir des renseignements, aider les enquêteurs, s'ils tombent sur des guérilleros, ceux-ci devront les abattre.

Ces mises à mort sont des actions secrètes ; n'y participe que le plus petit nombre possible de guérilleros. Très souvent, un simple franc-tireur, patient et inconnu, qui agit dans la plus rigoureuse clandestinité et avec le plus grand sang-froid, pourra s'acquitter de cette tâche.

10. L'enlèvement

On pourra kidnapper et détenir dans un endroit secret un agent de la police, un espion nord-américain, une personnalité politique ou un ennemi notoire et dangereux du mouvement révolutionnaire. On ne libé-

ra la personne enlevée que quand les conditions formulées par les ravisseurs auront été remplies : la remise en liberté de révolutionnaires emprisonnés ou la suspension des tortures appliquées dans les gôles du gouvernement.

L'enlèvement de personnalités connues pour leurs activités artistiques, sportives ou autres, mais qui ne manifestent pas d'opinion politique, peut constituer une forme de propagande favorable aux révolutionnaires mais cet enlèvement ne se fera que dans des circonstances très spéciales et de telle sorte que le peuple l'accepte avec sympathie.

L'enlèvement de personnalités américaines résidant au Brésil ou y venant en visite constitue une forme importante de protestation contre la pénétration de l'impérialisme des Etats-Unis dans notre pays.

11. Le sabotage

Le but des sabotages est de détruire. Peu de personnes, parfois une seule, peuvent réaliser ces opérations. Quand un guérillero envisage de saboter, il le fait d'abord seul. Postérieurement, il agira avec d'autres personnes de telle sorte que se généralise, parmi le peuple, cette pratique.

Un sabotage bien fait exige étude, planification et parfaite exécution. Les formes les plus caractéristiques du sabotage sont le dynamitage, l'incendie et le minage. Un peu de sable, la moindre fuite de combustible, une lubrification mal faite, un boulon mal vissé, un court-circuit, des pièces de bois ou de fer mal agencées peuvent causer des désastres irréparables.

En sabotant, on cherchera à affaiblir, détériorer ou même anéantir les appoints vitaux de l'ennemi tels que :

- a) l'économie du pays, en s'attaquant en particulier au réseau commercial interne et externe, aux secteurs cambiste, bancaire et fiscal ;
- b) la production agricole et industrielle ;
- c) le système des transports et communications ;
- d) le système de répression militaire et policier, surtout leurs établissements et leurs dépôts ;
- e) les firmes et les biens des Nord-Américains établis dans le pays.

Pour les opérations de sabotage industriel, les éléments les mieux placés sont les ouvriers. Ceux-ci connaissent en effet comme personne les fabriques dans lesquelles ils travaillent, les machines ou les pièces dont la destruction peut paralyser tout le processus de production.

Dans les attaques contre les moyens de transport, il faut veiller à ne pas provoquer la mort des voyageurs, surtout en ce qui concerne les trains de banlieue et ceux qui parcourent de longues distances, puisque ceux qui les prennent sont des gens du peuple. D'ailleurs, c'est avant tout les services de communication utilisés à des fins militaires qu'il faut détruire. Faire dérailler les wagons d'un train chargé de combustible signifie atteindre l'ennemi dans ce qui, pour lui, est vital. Il en va de même pour le dynamitage des ponts et chemin de fer, car il lui faudra des mois pour réparer les dommages causés. Les fils des lignes télégraphiques et téléphoniques pourront être systématiquement coupés et les centres de transmission détruits. Les oléoducs, les stocks de combustible, les réserves de munitions, les arsenaux, les casernes, les moyens de transport de la police et de l'armée doivent être systématiquement sabotés.

Le volume des actes de sabotage contre les firmes et les biens

nord-américains doit être égal, sinon supérieur, à celui des actes pratiqués contre des objectifs nationaux.

12. Le terrorisme

Nous entendons par terrorisme le recours aux attentats à la bombe. Ne pourront s'y livrer que ceux qui ont acquis une bonne connaissance technique dans la fabrication des explosifs et qui seront dotés du plus grand sang-froid. Parfois, on inclura dans les actes de terrorisme la destruction de vies humaines et l'incendie d'installations nord-américaines ou de certaines plantations.

Si l'on envisage de piller des stocks de produits alimentaires, il faut veiller à ce que la population puisse en profiter, surtout dans les moments et aux endroits où sévissent la faim ou la cherté de la vie. Le guérillero sera toujours disponible à l'égard du terrorisme révolutionnaire.

13. La propagande armée

L'ensemble des actes perpétrés par les guérilleros urbains, et chaque action à main armée en particulier, constituent le travail de propagande armée. Les « mass media » d'aujourd'hui, par le simple fait de divulguer ce que font les révolutionnaires, sont d'importants instruments de propagande. Leur existence ne dispense cependant pas les militants d'organiser leur propre presse clandestine, de posséder leurs propres ronéos qu'ils auront « expropriés » s'ils n'ont pas de quoi les acheter. Car il faut publier et répandre, parmi le peuple, des journaux clandestins, des manifestes et des tracts dénonçant les méfaits de la dictature ou favorisant l'agitation. L'existence de cette presse sert, par ailleurs, à rallier de nombreuses personnes à notre cause.

Les camarades qui ont l'esprit inventif fabriqueront des catapultes destinées au lancement de ces tracts et manifestes. On cherchera encore à faire passer sur les antennes des stations de radio des messages révolutionnaires enregistrés sur bandes. On écrira aussi des slogans sur les murs et à des endroits difficilement accessibles. On enverra aussi des lettres de menaces, de propagande, ou bien visant à expliquer le sens de notre lutte à certaines personnalités qui chercheront à les divulguer pour impressionner la population.

Comme on ne ralliera jamais tous les citoyens, on peut populariser le slogan suivant : « Que celui qui ne veut rien faire pour la révolution ne fasse non plus rien contre elle. »

14. La guerre des nerfs

La guerre des nerfs ou guerre psychologique est une technique de lutte basée sur l'utilisation directe ou indirecte des « mass media » ou du « téléphone arabe ». Son but est de démoraliser le gouvernement. On y arrive en divulguant des informations fausses, contradictoires, en semant le trouble, le doute et l'incertitude parmi les agents du régime. Dans la guerre psychologique, le gouvernement se trouve en position de faiblesse, aussi censure-t-il les moyens de communication. Cette censure se retourne contre lui, car il se rend impopulaire ; il lui faut par ailleurs exercer une surveillance sans relâche, ce qui mobilise

beaucoup d'énergie. Les moyens de la guerre des nerfs sont les suivants :

a) le téléphone et l'envoi de lettres. Par ces moyens, on informera la police sur la prétendue localisation de bombes à retardement, sur des projets d'enlèvement ou d'assassinat de certaines personnalités, ce qui obligera les forces de répression à se mobiliser pour rien, à perdre du temps, à douter de tout ;

b) livrer à la police de faux plans d'attaque ;

c) répandre des rumeurs sans fondement ;

d) exploiter systématiquement la corruption, les erreurs et les méfaits de certains gouvernants, les forçant ainsi à se justifier ou à démentir les bruits répandus par les moyens de communication qu'ils ont eux-mêmes censurés. En informant les ambassades étrangères, l'O.N.U., la nonciature apostolique, les commissions internationales de juristes et des droits de l'homme, les associations chargées de défendre la liberté de presse, sur la violence et les tortures exercées par les agents de la dictature.

5. Les méthodes qu'il faut suivre

Le citoyen qui veut devenir guérillero ne pourra agir que s'il domine parfaitement les méthodes qu'il faut suivre. Les hors-la-loi commettent souvent sur ce point des erreurs graves et qui les perdent. Les patriotes auront donc soin d'user d'une technique révolutionnaire et non pas d'emprunter celle des bandits. C'est en fonction de la méthode employée qu'on saura si c'est bien un guérillero qui a commis tel ou tel acte. Les méthodes qu'il faut suivre sont constituées par l'usage ou l'application des éléments suivants :

- L'enquête et le service d'informations.
- L'observation qu'il convient de combiner avec ce qui précède pour voir s'il y a correspondance avec les renseignements recueillis.
- L'exploration du terrain.
- La reconnaissance et le chronométrage des itinéraires.
- La planification.
- La motorisation.
- La sélection du personnel et son renouvellement.
- La sélection basée sur les capacités de tir.
- La simulation de l'action projetée en guise de répétition.
- L'exécution.
- La protection des exécutants.
- La retraite.
- L'enlèvement ou le transport des blessés, en évitant de le faire à bord de véhicules où se trouvent des enfants. Le mieux est d'emporter, à pied, les blessés, en empruntant des chemins assez étroits pour que l'ennemi ne puisse passer avec ses moyens de locomotion.
- Le brouillage des pistes.

L'aide aux blessés

Au cours des opérations de guérilla urbaine, il peut arriver qu'un

des compagnons soit victime d'un accident ou soit blessé par la police. Si, dans le « groupe de feu », se trouve quelqu'un qui est secouriste, il lui donnera les premiers soins. En ce sens, il faudra veiller à ce que des cours de secourisme soient organisés à l'intention des combattants. Le rôle des guérilleros médecins, étudiants en médecine, infirmiers, pharmaciens, est important. Ceux-ci pourront rédiger un petit manuel de secourisme à l'intention de leurs camarades.

En aucun cas le guérillero blessé ne devra être abandonné sur le lieu du combat.

Lorsqu'il préparera une opération, le groupe devra s'assurer un appoint médical. Il utilisera, par exemple, une petite infirmerie mobile montée à l'intérieur d'une automobile, ou il placera à un endroit proche du lieu de l'opération, un camarade muni d'une trousse pour les soins. L'idéal serait de disposer d'une clinique propre à l'organisation mais cela coûterait si cher qu'on ne pourrait guère l'envisager qu'en « expropriant » du matériel nécessaire à son équipement. En attendant, il faudra bien recourir aux cliniques légales, non sans faire usage des armes pour forcer les médecins à soigner nos blessés. Au cas où nous aurions besoin d'acheter du sang ou du plasma sanguin dans des « banques de sang », il ne faudra jamais donner les adresses où sont hébergés les blessés ni celles des personnes chargées de s'en occuper. Ces adresses ne seront, du reste, connues que du très petit groupe chargé du transport et du traitement des blessés.

Les linges, bandages, mouchoirs, etc. tachés de sang, les médicaments et tout autre objet ayant servi aux soins seront obligatoirement retirés des maisons par où sont passés les blessés.

La sécurité du guérillero

Le guérillero urbain est sans cesse exposé à la dénonciation ou à la découverte par la police. Pour y parer, il doit s'entourer d'assez de garanties touchant sa cachette, sa personne et celle de ses camarades. Nos pires ennemis sont, en effet, les espions infiltrés dans nos rangs. On punira de mort ceux qui seront découverts, ainsi que les déserteurs qui se mettraient à renseigner la police sur ce qu'ils savent. Le meilleur moyen d'empêcher cette infiltration est la prudence et la sévérité que l'on observera dans le recrutement.

On ne permettra pas non plus que tous les militants se connaissent ou qu'ils soient au courant de tout. Chacun ne saura que ce qui est nécessaire à l'accomplissement de sa mission. La lutte que nous menons est dure ; c'est une lutte de classes et, comme telle, c'est une question de vie ou de mort, lorsque les classes qui s'affrontent sont antagoniques.

Par manque de vigilance, un guérillero peut avoir l'imprudence de révéler son adresse ou tout autre indication également secrète à un ennemi de classe. C'est là chose inadmissible. Les annotations dans la marge des pages de journal, les documents oubliés, les cartes de visite, les lettres et les billets sont des indices que la police ne négligera pas. L'usage d'un carnet d'adresses, de papiers portant des numéros de téléphone, des noms, des indications biographiques, des cartes et des plans, doit être aboli. Les lieux de rendez-vous seront retenus de mémoire. Celui qui transgressera ces normes sera averti par le premier camarade qui s'en rendra compte ; s'il persévère dans l'erreur, on cessera de travailler avec lui.

Les mesures de sécurité à prendre pourront varier en fonction des

mouvements de l'ennemi. Cela suppose, évidemment, que l'on soit bien renseigné, que le service d'information fonctionne normalement. Il sera dès lors utile de lire les journaux, en particulier la page qui rapporte les activités de la police.

En cas d'arrestation, le guérillero ne pourra rien révéler qui puisse nuire à l'organisation, causer l'arrestation d'autres camarades ou la découverte des dépôts d'armes et de munitions.

Les sept erreurs du guérillero urbain

Quand bien même le guérillero urbain suivrait rigoureusement les normes de sécurité, il n'en resterait pas moins sujet à l'erreur. Il n'y a pas de guérillero parfait ; on peut tout juste s'efforcer de diminuer la marge de ces erreurs. Nous en voyons sept que nous chercherons à combattre :

1. L'**inexpérience**, qui fait que l'on juge l'ennemi stupide, que l'on sous-estime ses capacités, que l'on trouve les choses faciles à faire et, de ce fait, qu'on laisse des traces qui peuvent être fatales. Cette même inexpérience peut conduire le guérillero à surestimer les forces adverses. Son assurance, son esprit de décision, son audace, s'en ressentiront ; il en sera plus facilement intimidé.

2. La **vantardise**, qui fait que l'on propage aux quatre vents ses faits d'armes.

3. La **surestimation** de la lutte urbaine. Ceux qui se laissent enivrer par les actes de guérilla dans les villes risquent de ne pas se préoccuper beaucoup du déclenchement de la guérilla rurale. Ils finissent par considérer la guérilla urbaine comme décisive et par y consacrer toutes les forces de l'organisation. La ville est susceptible d'être l'objet d'un encerclement stratégique, que nous ne pourrions éviter ou rompre que lorsque sera déclenchée la guérilla rurale. Tant que celle-ci n'aura pas surgi, l'ennemi pourra toujours nous porter des coups graves.

4. La **disproportion** dans l'action par rapport à l'infrastructure logistique existante.

5. La **précipitation** en vertu de laquelle on perd patience, on s'énerve et on passe à l'action au risque de subir les plus grosses pertes.

6. La **témérité**, qui fait que l'on attaque l'ennemi à un moment où celui-ci se fait particulièrement agressif.

7. L'**improvisation**.

L'appui de la population

Le guérillero urbain cherchera toujours à situer son action dans un sens favorable aux intérêts du peuple, afin d'obtenir son appui. Là où apparaîtront l'ineptie et la corruption du gouvernement, le guérillero urbain devra montrer que c'est cela qu'il combat. Ainsi, une des exigences les plus lourdes du gouvernement actuel concerne la perception d'impôts très élevés. Le guérillero s'attachera dès lors à attaquer le

système fiscal de la dictature, à entraver, avec tout le poids de la violence révolutionnaire, son fonctionnement. Il n'épargnera pas les hommes et les institutions du régime responsables de la hausse du coût de la vie, les riches commerçants brésiliens et étrangers, les grands propriétaires, tous ceux qui, grâce à la cherté de la vie, aux mauvais salaires et à l'augmentation des loyers, font de fabuleux bénéfices.

L'insistance que met le guérillero à intercéder en faveur du peuple est la meilleure manière d'obtenir son appui. A partir du moment où une bonne partie des citoyens commence à prendre au sérieux son action, la victoire lui est assurée. Le gouvernement ne pourra plus qu'intensifier la répression, ce qui rendra la vie des citoyens plus insupportable. Les foyers seront violés, des battues de police organisées, des innocents arrêtés, des voies de communication fermées. La terreur policière s'installera, les assassinats politiques se multiplieront ; ce sera la persécution politique massive. La population refusera de collaborer avec les autorités qui ne pourront plus, pour vaincre les difficultés, que recourir à la liquidation physique des opposants. La situation politique du pays se transformera en situation militaire et les « gorilles » passeront pour être les responsables de toutes les violences, des erreurs et des calamités qui pèsent sur le peuple. Lorsqu'ils verront qu'en conséquence du développement de la guerre révolutionnaire, les militaires de la dictature roulent vers l'abîme, les éternels temporisateurs des classes dominantes et les opportunistes de droite, partisans de la lutte pacifique, supplieront les « gorilles » d'entamer le processus de « redémocratisation », de réformer la constitution, etc. afin de tromper les masses et d'affaiblir l'impact de la révolution. D'ores et déjà, cependant, aux yeux du peuple, les élections ne seront plus qu'une farce. Et cette farce, le guérillero urbain doit la combattre en redoublant de violence et d'agressivité. En agissant ainsi, on empêchera la réouverture du Congrès, la réorganisation des partis, celui du gouvernement et celui de l'opposition tolérée, qui dépendent du bon plaisir de la dictature et dont les représentants sont comme les marionnettes d'un même guignol.

C'est de cette façon que les guérilleros gagneront l'appui des masses, renverseront la dictature et secoueront le joug nord-américain. A partir de la rébellion dans les villes, on arrivera vite à déclencher la guérilla rurale dont la préparation dépend de la lutte urbaine.

La guérilla urbaine, école de formation du guérillero

La révolution est un phénomène social qui dépend des armes et des fonds. Ceux-ci existent dans le pays ; il suffit d'avoir des hommes pour s'en emparer. Ces hommes devront, pour leur part, être dotés de deux exigences révolutionnaires fondamentales :

- Une forte motivation politique.
- Une bonne préparation technique.

On les trouvera dans l'immense contingent des ennemis de la dictature militaire et de l'impérialisme des Etats-Unis. Il en arrive presque quotidiennement qui sont désireux de s'intégrer dans la guérilla urbaine. C'est ce qui explique que chaque fois que la réaction annonce la liquidation d'un groupe de révolutionnaires, celui-ci renaît de ses cendres. Les hommes les mieux entraînés, les plus riches d'expérience tant sur le plan de la guérilla urbaine que sur celui de la guérilla rurale, constituent l'épine dorsale de la guerre révolutionnaire et le point de

départ de la future armée de libération nationale. Ce noyau central, dont les membres n'ont rien à voir avec les bureaucrates et les opportunistes des lourds appareils politiques, les radoteurs et les signataires de motions, n'hésite pas à participer aux actions révolutionnaires. Il est armé d'une discipline solide, d'une vue tactique et stratégique à long terme, de la théorie marxiste, du léninisme et du castro-guévarisme appliqués aux conditions concrètes de la réalité brésilienne.

De ce groupe se détacheront les hommes et les femmes d'excellente formation politico-militaire qui, après la victoire de la révolution, auront pour tâche de construire la nouvelle société brésilienne. Ces hommes et ces femmes se recruteront parmi les ouvriers, les étudiants, les intellectuels, les prêtres et les religieux révolutionnaires, les paysans qui affluent vers les villes, attirés par le besoin de trouver du travail et qui, politisés et entraînés, retourneront dans les campagnes. Et c'est dans la guérilla urbaine que se forgera l'alliance armée de ces différents groupes. Les ouvriers connaissent bien le secteur industriel des villes qu'il s'agit d'attaquer. Les paysans connaissent d'instinct la terre, sont astucieux et peuvent admirablement communiquer avec la multitude des humiliés. Ils organisent les points d'appui nécessaires à la lutte dans les campagnes, aménagent les cachettes pour les hommes, les armes et les munitions, constituent des réserves alimentaires à partir de la culture des céréales, s'occupent du bétail qui nourrira les guérilleros, forment des guides et organisent les services d'information.

Les étudiants, dont le tranchant est bien connu, renversent à souhait les tabous pacifistes et opportunistes, acquièrent en peu de temps une bonne formation politique, technique et militaire. Et comme ils n'ont pas grand-chose à faire, une fois qu'ils ont été expulsés des écoles où ils étudiaient, ils peuvent se consacrer entièrement à la révolution. Les intellectuels jouent un rôle fondamental dans la lutte contre l'arbitraire, l'injustice sociale et l'inhumanité de la dictature. Jouissant d'un grand prestige et d'un grand pouvoir de communication, ils entretiennent la flamme révolutionnaire. La participation d'intellectuels et d'artistes à la guérilla urbaine est un des plus beaux acquis de la Révolution brésilienne. L'adhésion de pasteurs de diverses confessions et de religieux est importante sur le plan de la communication avec le peuple et, en particulier, avec les ouvriers, les paysans et les femmes du pays. Certaines de nos concitoyennes, intégrées dans la guérilla urbaine, ont fait preuve d'une combativité et d'une ténacité extraordinaires, en particulier au cours d'attaques contre des banques et des casernes et, aussi, en prison.

La guérilla urbaine est une excellente école de formation. Qu'ils soient chauffeurs, messagers, tireurs d'élite, informateurs, propagandistes ou saboteurs, les guérilleros luttent, souffrent et courent ensemble les mêmes risques. Ils affrontent ensemble les épreuves de sélection.

Juin 1969.

Du rôle de l'action révolutionnaire dans la constitution de l'organisation révolutionnaire

Carlos Marighella

Ces pages sont dédiées à la nouvelle gauche et aux camarades révolutionnaires et antifascistes européens.

Ce que représente aujourd'hui notre organisation, l'Action de Libération Nationale, n'a pas été gagné en un jour ni sans sacrifices, mais par un effort décidé, auquel n'a pas manqué le courage de ceux qui sont morts en accomplissant leur devoir révolutionnaire, de ceux qui ont été conduits dans les prisons de la réaction et atrocement torturés, de ceux qui sont tombés assassinés par la police.

C'est de l'action révolutionnaire déclenchée par de petits groupes d'hommes armés qu'est née notre organisation. Le doute n'est plus permis : c'est seulement par l'action révolutionnaire que peut se constituer l'organisation capable de mener la révolution à la victoire.

Les premières actions révolutionnaires

En 1968, nous n'étions qu'un groupe révolutionnaire de Sao-Paulo, sans ramifications dans le pays. Nous n'avions pratiquement rien. Nous n'avions encore réalisé aucune action révolutionnaire susceptible de nous différencier des nombreux groupes existants, engagés dans des discussions qui ne menaient à rien.

Notre premier pas, ce fut de sortir en petit groupe armé, pour une action d'expropriation. L'action révolutionnaire que nous commençons ainsi nous a fourni **une puissance de feu propre**.

L'action nous a fait grandir, seulement l'action révolutionnaire. Nous avons commencé avec une ou deux armes à feu. Nous avons augmenté notre puissance de feu. En partant du principe : « **l'action fait le front** », nous avons déclenché la guérilla urbaine, sans la nommer. Les premières actions ont pris l'ennemi par surprise, il a cru qu'il s'agissait de simples marginaux. Il a perdu un an à suivre de fausses pistes. Quand il a découvert son erreur, c'était trop tard. La guerre révolutionnaire avait commencé.

La guerre révolutionnaire et notre transformation en organisation nationale

Les manifestations de la guerre révolutionnaire sont apparues, dans

les grandes villes brésiliennes, en 1968. La guérilla urbaine, et la guerre psychologique, ont précédé la guérilla rurale.

Nous avons heurté de front les intérêts de la dictature militaire, de la classe dominante, de l'impérialisme nord-américain. Nous avons montré à la classe dominante et à l'impérialisme que nous les obligerions à assumer les charges de la guerre révolutionnaire, et que nous leur enlèverions, de gré ou de force, les ressources et les armes de la révolution. En expropriant le gouvernement et les grands capitalistes nationaux et étrangers ; en nous appropriant armes et explosifs ; en nuisant aux initiatives et à la propagande de la dictature (sabotage à la bombe de l'exposition antisubversive de l'Armée à Sao-Paulo, par exemple) ; en endommageant les biens et les propriétés des impérialistes nord-américains ; en participant à des opérations d'ensemble pour punir les espions des Etats-Unis, nous avons mis en pratique un plan concret de combat.

La guerre psychologique : nous avons employé les techniques de la contre-information (depuis qu'il a bloqué la presse et les autres moyens de communication de masses, le gouvernement est toujours sur le qui-vive, il fait tout pour empêcher la circulation de nouvelles qui peuvent lui nuire...), et de la fausse alarme, contribuant ainsi à mener le régime militaire brésilien au bord du désespoir.

Nos forces n'ont cessé de grandir. Notre zone d'influence s'est étendue de même que l'appui populaire. Nous nous transformons graduellement de groupe révolutionnaire en organisation nationale.

Notre expérience nous mène à deux conclusions :

- une organisation révolutionnaire s'affirme par son action ;
- ce qui fait une organisation et ce qui lui donne son nom, c'est l'action révolutionnaire.

Aujourd'hui, nous constituons l'Action de Libération Nationale.

Bilan provisoire

En déclenchant des actions révolutionnaires menées par de petits groupes armés, nous avons rompu avec les tabous existants. Les arguments défendus avec acharnement par les opportunistes, selon lesquels les conditions révolutionnaires n'étaient pas réunies et la lutte armée impossible, ont fait long feu. Nous avons gagné un an sur la réaction, la prenant par surprise avec les expropriations, les coups de main sur les armes et les explosifs, sans jamais laisser de traces. Nous avons diversifié les actions de la guerre révolutionnaire, débutant par la guérilla urbaine et la guerre psychologique, au lieu de commencer par la guérilla rurale, qui permet la concentration des forces ennemies. Partis de rien, nous sommes devenus une organisation nationale, qui dit son nom et dont le nom est partout connu.

Climat favorable à notre croissance et au développement de la guérilla révolutionnaire

Pendant ce temps, les étudiants descendaient sur le pavé et attaquaient la dictature, employant les tactiques du combat de rue qui démoralisaient chaque jour davantage l'ennemi. Notre lutte et celle des

étudiants convergiaient. La zone urbaine a été secouée dans tout le pays, et les forces répressives ont dû se livrer entièrement.

La classe dominante et l'impérialisme alors n'hésitent plus : ils établissent pour de bon la dictature militaire. Recourant à la technique du « coup d'Etat dans le coup d'Etat », les militaires, le 13 décembre 1968, promulguent l'Acte institutionnel n° 5, qui est un ensemble de mesures à caractère fasciste, dirigées contre notre action. Pour la première fois, la dictature mentionne comme actions révolutionnaires, le terrorisme, les assauts de banques, la liquidation des espions étrangers, les attaques des casernes, le vol d'armes et d'explosifs. Et pour contrecarrer ces actions révolutionnaires, le pouvoir se dote de lois d'une extrême violence et met en mouvement une terreur policière qui n'a de précédent que dans le nazisme. Mais cette cruauté du pouvoir renforce aussi le nombre de ses ennemis. Le mécontentement populaire va croissant. La politique de la dictature devient injustifiable. C'est dans ce climat que notre organisation gagne du terrain, malgré la répression, la terreur, les tortures et les assassinats de militants révolutionnaires.

Modèles de croissance des organisations révolutionnaires

Pour se développer, une organisation révolutionnaire a le choix entre deux méthodes :

— La première, c'est le **prosélytisme et l'idéologie** : les cadres se chargent de convaincre, discutent documents, programmes. Cette méthode était devenue traditionnelle au Brésil. Elle était pratiquée par des organisations cherchant des solutions politiques, des accords, des ententes, avec les politiciens bourgeois, pensant affronter l'ennemi **dans le cadre** du régime, n'envisageant pas de le changer vraiment. Dans la plupart des cas, le militant recruté par prosélytisme s'aperçoit qu'il a été mystifié et s'en va. Les organisations qui, en 1968, s'en sont tenues au prosélytisme n'ont pas avancé.

— L'autre méthode : le **déclenchement de l'action révolutionnaire, l'appel à la violence et au radicalisme**. C'est la nôtre. Nous la jugeons plus appropriée, quand il s'agit de renverser la dictature par la lutte armée et avec la force des masses, que le jeu politique avec les personnalités et les groupes de la bourgeoisie.

Ceux qui viennent à nous veulent vraiment lutter : ils savent qu'il n'y aura pas d'alternative à la lutte pratique et concrète. Sachant que notre chemin est celui de la violence, du radicalisme, du terrorisme (les seules armes qui puissent être opposées à la violence abominable de la dictature), ceux qui affluent vers notre organisation ne viennent pas parce qu'ils ont été abusés par des mots, mais parce qu'ils ont choisi la violence. Ceux qui se joignent à nous sont des révolutionnaires disposés à lutter jusqu'à la fin.

Pendant l'année 1968, l'ennemi a tiré sur les étudiants et sur les masses, faisant beaucoup de pertes parmi les combattants de rue, en général désarmés. L'expérience a alors montré que nos petits groupes d'hommes armés, organisés pour les expropriations et les hold-up, pouvaient, malgré leurs limites, être utilisés pour affronter la puissance de feu supérieure de l'ennemi. Ces actions de petits groupes

n'excluent pas, évidemment, la lutte ni l'action des masses. Mais elles leur sont nécessaires. Sans hommes armés, on ne peut rien contre la dictature.

Objections et réponses

Notre entrée sur la scène révolutionnaire, avec des idées radicalement opposées au traditionalisme de la gauche conventionnelle, a été accueillie par nombre d'objections émanant de milieux révolutionnaires :

1° Nous n'avions pas de stratégie, nous ne savions pas que faire ;

2° Nous ne parlions que de guérilla, rien de plus (reproche d'« exclusivisme ») ;

3° Nous étions partisans du « foyer », et par conséquent nous nous exposions à être broyés par la réaction, desservant ainsi la révolution brésilienne ;

4° Nous ne prêtions pas d'importance à la lutte de libération nationale ; ainsi le sens et le contenu de notre action n'étaient pas clairs ;

5° Nous ne faisons aucun travail de masse, nous sous-estimons cette activité et nous étions donc isolés du peuple ;

6° Nous envisagions de mener la lutte tout seuls, nous n'attachions pas d'importance au « front unifié » ;

7° On s'est emporté jusqu'à dire que nous n'étions pas révolutionnaires...

Pendant que la lutte révolutionnaire s'intensifiait, avec notre participation concrète, beaucoup de nos critiques restaient en arrière, dépourvus de capacité d'action, ou bien commettant de graves erreurs. Ce qui nous a permis de répondre aux critiques a été avant tout notre action révolutionnaire, déterminée par un plan stratégique.

Notre plan :

Nous avons toujours eu une stratégie. Nous l'avions exposée dans le document qui a signalé notre apparition, publié dans le premier numéro du journal **O Guerrilheiro**, notre organe (diffusé en avril 1968). Ce document s'appelle : **Déclaration du groupement communiste de Sao-Paulo**, complétée plus tard par le texte intitulé **Quelques questions sur les guérillas au Brésil**. Il contient le plan stratégique global que nous suivons encore aujourd'hui. Ceux qui le reliront verront que nous ne nous en sommes pas écartés. Nous disions que la guérilla au Brésil est la stratégie révolutionnaire, dont la réussite dépend de la mise en œuvre rigoureuse de trois moments :

1° planification et préparation de la guérilla ;

2° déclenchement de la guérilla ;

3° transformation de la guérilla en guerre de manœuvres, avec la formation de l'Armée Révolutionnaire Nationale.

C'est en travaillant d'après ce plan que nous en sommes arrivés au moment présent : la guérilla urbaine déclenchée, la fin de l'étape de préparation de la guérilla rurale.

Fin 1968, nous avons résumé nos expériences dans les textes suivants : **Opérations et tactiques guérilleras ; Sur les questions et les principes stratégiques ; Sur l'unité des révolutionnaires ; Questions d'organisation.**

Nos principes stratégiques fondamentaux :

Dès notre apparition, nous avons eu soin de ne pas cacher nos objectifs politiques et révolutionnaires. Jamais nous n'avons manqué de signaler que la voie pour la conquête du pouvoir est la guerre révolutionnaire.

Ce qui implique nos principes :

1° Nous admettons la possibilité de conquérir le pouvoir et d'expulser l'impérialisme par une stratégie de guerre de guérilla. En cette phase de crise générale du capitalisme, où nous ne faisons pas face à une guerre mondiale, c'est là **la seule stratégie qui puisse être mise en œuvre ;**

2° Nous admettons que la guérilla s'est incorporée **définitivement** à la vie des peuples, comme la stratégie même de leur libération. C'est par la guérilla que nous forgerons l'armée révolutionnaire de libération nationale, seul instrument capable d'anéantir les forces de la dictature. Partie intégrante de la guerre révolutionnaire, la guérilla est la voie qui conduira les masses au pouvoir.

Ceux qui nous reprochent de ne parler que de guérilla ont de plus en plus de mal à cacher leurs conceptions opportunistes sur l'émancipation du peuple brésilien. A vrai dire, ils accepteraient à la rigueur la guérilla, à condition qu'elle se réduise à un moyen d'obtenir et de mener à terme des négociations, de signer les accords politiques, d'organiser des élections, bref, d'entreprendre des opérations de conciliation d'aspect parfaitement bourgeois.

La guérilla est pour nous exactement le contraire : elle ne doit permettre aucune négociation avec la bourgeoisie, au détriment des intérêts de la classe des ouvriers et des paysans, au détriment de la révolution qui veut expulser l'impérialisme et éliminer les obstacles à l'établissement du socialisme.

Notre combat contre l'impérialisme se déroule suivant des formules nouvelles, avec des caractéristiques propres. Donc il est tout à fait faux de prétendre que nous voulons établir au Brésil un foyer guérillero quelconque. Nous suivons une voie de stratégie globale, qui a pour but le développement de la guerre révolutionnaire, sous son triple aspect : guérilla urbaine, guerre psychologique, guérilla rurale. Nous n'instaurerons pas la guérilla rurale sous la forme d'un « foyer », mais comme résultat de l'implantation de l'infrastructure guérillera, partout où notre organisation se sera développée. Et comme le Brésil est un pays continental, vu l'immensité de son territoire, nous envisageons la guérilla comme guerre **de mouvement**, non comme « foyer ».

La tâche stratégique fondamentale de la guérilla brésilienne est selon nous la libération du Brésil et l'expulsion de l'impérialisme nord-américain. Notre lutte est donc une lutte de libération nationale, et anti-oligarchique, partant anti-capitaliste. L'ennemi principal de notre peuple est l'impérialisme nord-américain. Mais la relation étroite entre les

impérialistes nord-américains et les grands capitalistes et grands propriétaires fonciers brésiliens, fait qu'il est impossible de libérer le pays sans, en même temps, chasser les grands capitalistes et les propriétaires fonciers, pour leur substituer le peuple en armes, avec un gouvernement populaire révolutionnaire.

Le travail de masse et les rapports avec le peuple :

Deux conceptions du travail de masse et des rapports avec le peuple s'opposent chez les révolutionnaires brésiliens.

L'une est défendue par les organisations qui partent des revendications immédiates, et cherchent par là à gagner les masses pour la révolution.

Mais la dictature militaire n'admet pas la lutte revendicative. Des décrets et des lois d'exception l'interdisent, et l'armée est là pour les faire respecter. La dictature n'hésite pas à tirer sur les manifestants dans la rue.

Les organisations qui se limitent au travail de masse, utilisant la lutte revendicative et voulant la traduire en lutte politique, sont donc réduites à l'impuissance par la supériorité militaire de l'ennemi.

L'autre conception est celle des organisations qui se placent d'emblée sur le terrain de la lutte armée, et qui comptent sur une puissance de feu. Autour de celle-ci, qui va en s'accroissant, la masse se rassemble, construit son unité, marche vers la prise du pouvoir.

Le mouvement des masses doit avoir en vue la croissance de la lutte armée. Car il ne peut subsister s'il ne s'appuie pas sur une puissance de feu, la sienne ou celle des groupes révolutionnaires. Ce n'est donc pas parce que nous suivons cette conception qu'on peut nous accuser de mépriser le travail de masse.

Les organisations qui négligent le côté militaire, du fait de l'impossibilité de mener la lutte revendicative, dépérissent.

Celles qui, comme la nôtre, utilisent la violence et la lutte armée arrivent à des résultats. Elles finissent par acquérir la sympathie et la confiance des masses, et elles sont en rapport avec le peuple.

Caractère révolutionnaire de notre organisation :

Nos méthodes, nos formes d'organisation sont subordonnées à l'action révolutionnaire, qui vise la prise du pouvoir par la violence de la guerre révolutionnaire. Nous n'acceptons pas ce qui peut nous limiter ou nous entraver. C'est pourquoi nous avons éliminé de notre organisation le système complexe de commandement, qui multiplie les échelons intermédiaires au-dessous d'une direction pléthorique, immobile et bureaucratique. Nous n'avons pas pour fonction principale de faire des réunions, mais de déclencher l'action.

Pour l'action, une planification rigoureuse est nécessaire. Toute opération doit être planifiée pour aboutir. Nous n'avons jamais rien entrepris sans la certitude de réussir comme prévu. Nous n'avons jamais participé à une opération par esprit sportif ou par exhibitionnisme.

Nous ignorons le cloisonnement du militaire et du politique. Dans la guerre révolutionnaire brésilienne, il n'y a pas de commissaires politiques qui orientent les cadres militaires. **Tous les membres de l'organisation sont nécessairement en même temps des cadres politiques et des cadres militaires.** Ils s'y préparent immédiatement. Ceux qui n'arri-

vent pas à être l'un et l'autre simultanément ne présentent pas les conditions de survie requises chez nous. La question ne se pose pas différemment pour les militants du front de masses et ceux du front logistique. Pour suivre le rythme de développement de l'organisation, les militants doivent acquérir des connaissances politiques et militaires.

Voilà des principes mis en pratique qui ne devraient pas laisser de doute sur le caractère révolutionnaire de notre organisation.

L'action révolutionnaire et le front unifié :

Nous ne sommes pas la seule organisation qui lutte au Brésil. Beaucoup d'autres organisations ont inscrit la lutte armée à leur programme. Mais quelque chose de concret a surgi quand nous nous sommes décidés à employer la tactique des petits groupes armés. A l'inverse de plusieurs autres pays, la lutte révolutionnaire les armes à la main n'est pas issue au Brésil d'un front unifié. Ce front est un besoin vital. Mais la disparité des propositions rendait impossible sa réalisation, avant qu'un groupe se lance définitivement dans l'action armée. Nous avons accompli notre devoir révolutionnaire, même si on nous accuse de précipitation et d'aventure. Une fois déclenchée la lutte, la voie révolutionnaire est ouverte. L'unification du front est possible. Ce sont la création et le renforcement de la puissance de feu révolutionnaire et son activité permanente qui permettent le regroupement des forces combattant les armes à la main.

Les problèmes du mouvement révolutionnaire brésilien

Pour l'heure, le problème essentiel est la dispersion des organisations révolutionnaires, chacune luttant pour obtenir le leadership.

La pratique est le seul critère. C'est la pratique que nous avons prise comme critère, quand nous avons entamé la lutte armée en zone urbaine. Alors a commencé le processus de sélection entre les organisations à capacité d'action et celles qui en étaient dépourvues.

Il y a encore des groupes qui poursuivent la lutte pour le commandement. Mais, maintenant, on a les armes à la main, et il n'est plus possible de parvenir à un rôle de direction par des discussions comme celles de naguère, autour de programmes, de propositions doctrinales détachées de la réalité sociale brésilienne.

Mais nous avons aussi fait connaissance avec le défaut inverse. Dans la lutte pour le leadership, une thèse est devenue courante : celui qui a tiré le premier entraîne les autres. Cette thèse mène actuellement certaines organisations à entreprendre des actions ou qui dépassent leurs forces, ou qui sont inadéquates au moment. Des erreurs de ce genre risquent d'être fatales. Les organisations qui les commettent risquent d'y perdre la vie de leurs militants et la leur.

Intervention de la délégation du Brésil dirigée par Carlos Marighella à la 1^{re} conférence de l'O.L.A.S.

(La Havane, août 1967)

L'apparition d'une avant-garde qui a pu réunir d'une façon admirable les expériences de conditions spécifiques de Cuba et l'arme de la théorie révolutionnaire, a enrichi l'expérience du mouvement révolutionnaire mondial et a offert de nouveaux instruments d'analyse à la lutte de classes de l'époque impérialiste.

Nous saluons les camarades de la Bolivie, de la Colombie, du Guatemala et du Venezuela, qui, en ce moment, contribuent, dans la forme la plus élevée de lutte, à la libération de notre Continent.

La délégation brésilienne représente un peuple dont la lutte a emprunté aussi ce chemin. A Palmares a eu lieu la plus grande des révoltes des esclaves venus d'Afrique.

Au Nord-Est de notre pays une guerre de guérillas contre la domination hollandaise a marqué le début même de la nationalité brésilienne contre la domination hollandaise. A début de ce siècle, à Conudos, la courageuse paysannerie du « sertao » a infligé de dures défaites à l'armée qui défendait les gros propriétaires fonciers. Deux luttes armées anti-impérialistes ont été livrées dans la guerre du Contestado et dans la lutte contre la remise de l'Acre aux yankees. A Santa Catarina, au Sud du pays, les paysans ont infligé les défaites les plus sévères à l'armée qui défendait les intérêts des entreprises impérialistes yankees.

Ces luttes ont été suivies par une période relativement longue, pendant laquelle la lutte des masses s'est trouvée déviée de sa marche historique par l'inexistence d'une avant-garde révolutionnaire capable de mener le peuple à la lutte armée pour la prise du pouvoir.

Cette période, qui s'est terminée par le coup impérialiste du 1^{er} avril 1964, n'a été qu'une succession de trahisons des intérêts de notre peuple. La thèse de la voie pacifique de la Révolution brésilienne et de l'abandon de la lutte de classes au nom du nationalisme bourgeois ont amené le mouvement de masses à se mettre à la remorque des secteurs les plus faibles de la bourgeoisie. Les masses populaires, les ouvriers et paysans brésiliens, les marins et les soldats, les étudiants ont compris, bien avant leurs dirigeants, de quel côté se trouvaient leurs intérêts. D'abord, par la radicalisation de la lutte aux moments critiques de 1964. Ensuite, par les manifestations contre la dictature militaire pro-impérialiste, manifestations qui continuent à avoir lieu malgré la répression. Notre peuple a refusé d'appuyer la farce électorale de 1965 : sur un total de 20 millions de votants inscrits, 8 millions ont

voté blanc, ont annulé leur vote, ou ont écrit des mots d'ordre révolutionnaires manifestant ainsi leur condamnation. Ce fait représente une défaite pour la dictature, et la démonstration des opportunistes et des pseudo-révolutionnaires qui, ayant participé aux élections, ont été vaincus.

De ces nouvelles conditions de lutte a surgi la nécessité impérieuse d'une avant-garde qui soit à la hauteur du moment et digne de diriger ses masses. Lénine affirmait qu'aux moments où la réalité impose de nouvelles tâches, surgissent de nouvelles forces capables de les mener à bien. Définir ces forces, c'est interroger la réalité sur la nature des tâches actuelles.

Nous sommes conscients qu'au Brésil, comme dans toute notre Amérique, la tâche fondamentale consiste à combiner les luttes de masses contre l'impérialisme, et à faire monter ces luttes au niveau le plus élevé. Aucune avant-garde ne peut prétendre à ce nom si elle n'est pas capable de combiner toutes les formes de lutte et de conduire le peuple à la prise du pouvoir. Aucune avant-garde ne peut prétendre à ce nom si elle ne s'y est pas préparée et si elle n'y a pas préparé le peuple au moyen de la lutte armée. Ceux qui prétendent se soustraire à ce devoir sous prétexte du faux dilemme entre la lutte politique et la lutte armée seront ignorés par le peuple et condamnés par l'histoire. L'expérience révolutionnaire mondiale démontre avec précision l'unité entre la lutte politique des masses et la lutte armée.

Personne ne met en doute l'importance qu'a pour la révolution brésilienne la lutte armée qui commencera à la campagne ; que c'est là seulement que se trouvent les conditions pour la maintenir ; de même que personne n'ignore qu'aux moments décisifs, les villes réaliseront pleinement le destin de la Révolution. Pas seulement à cause de l'importance fondamentale du système industriel urbain dans l'économie brésilienne ; pas seulement à cause de l'importance numérique du prolétariat ; mais, principalement, à cause du rôle réservé à la classe ouvrière en tant que tête de la révolution brésilienne.

L'avant-garde actuelle organise les masses dans un vaste mouvement révolutionnaire. C'est la pratique qui montrera si nous sommes capables de faire la révolution en interprétant les expériences correctes à la lumière de la théorie révolutionnaire, sans laquelle il ne peut y avoir aucun mouvement révolutionnaire.

En partant de cette conviction, nous nous plaçons sur le terrain international, nous nous solidarisons avec tous les peuples qui luttent contre l'impérialisme. La meilleure façon de manifester notre solidarité c'est de déployer toutes nos forces pour la destruction de l'impérialisme yankee et de ses bases de domination dans notre pays. « La meilleure forme de solidarité, c'est la lutte elle-même », a dit le Commandant Turcios Lima ; ainsi l'a compris pleinement le Commandant prêtre Camilo Torres, et ainsi le comprend aujourd'hui l'avant-garde révolutionnaire de notre Amérique. La solidarité dans la lutte et pour la lutte. Dans ce domaine nous avons déjà quelque peu avancé lorsque nous manifestons amplement notre solidarité envers la Révolution cubaine.

Mais il ne faut pas oublier que le pouvoir révolutionnaire à Cuba est le résultat d'une lutte de guérillas et on ne peut pas séparer la solidarité avec la Révolution cubaine des mouvements de lutte armée pour la libération de nos peuples. N'est-ce pas justement avant la prise de pouvoir, en pleine lutte de guérillas, que les révolutionnaires ont le plus besoin de solidarité ? C'est la position adoptée face à cette lutte révolutionnaire qui démontre la véritable solidarité avec les peuples du continent.

Nous considérons comme incompatible avec la solidarité révolution-

naire le fait que des pays qui prétendent soutenir les luttes de libération nationale accordent des crédits atteignant déjà presque la somme de 200 millions de dollars à la dictature militaire pro-impérialiste qui opprime le peuple brésilien, ou que d'autres collaborent activement aux plans de domination idéologique de notre pays. L'ennemi principal est déjà connu. Face à l'impérialisme il ne peut y avoir que deux positions :

- celle de nos chers frères du Vietnam, de Cuba et de tous les peuples qui luttent activement contre l'impérialisme ;**
- et d'autre part, la position des oppresseurs, de leurs alliés et de leurs complices.**

Tricontinental (1969)

N° 1/1969

Fidel Castro : *Cuba, dix ans de révolution* - Sergio Benvenuto : *Évolution, malthusianisme ou révolution ?* - Paul Sweezy : *Le prolétariat dans le monde d'aujourd'hui* - José Diaz : *Uruguay, libération ou cession ?* - Carlos Nunez : *Les Tupamaros, avant-garde de la lutte en Uruguay* - Albert-Paul Lentin : *Sociographie de la misère* - A. Zapata : *La rébellion des Palestiniens Sud-Yémen, vers une libération définitive* - George Murray et Joudon Major Ford : *Black Panthers, le défi des Afro-Américains* - Jean-Pierre Vigier : *L'heure de la France, etc.*

N° 2/1969

Roque Dalton : *El Salvador, l'isthme et la révolution* - Malcolm X : *U.S.A., l'heure des Mau-Mau* - Basil Davidson : *Les mercenaires de l'Empire* - Paulo R. Schilling : *Brésil, le cessionnisme accéléré* - Dhufar, *Rébellion dans le golfe* - Général Westmoreland : *Contre-insurrection* - Proclamation du F.L.N. d'Algérie - Huey P. Newton : *Culture et libération* - Irwin Silber : *U.S.A., l'aliénation de la culture* - Trusts et révolution au Congo - Paul Vergès, *La Réunion contre le colonialisme* - A trois ans de la Conférence Tricontinentale - Manuel Galich : *Le Popol Vuh* - Cesar Montes : *Turcios Lima, la dimension d'un homme.*

N° 3/1969

Pierre Jalée : *Contradictions et intégration impérialistes* - Gregorio Ortega : *Le Sud-Est asiatique en flammes* - Camilo Torres : *Actes de foi* - Les « colonies portugaises » à l'heure de leur libération - Amílcar Cabral : *Guinée le pouvoir des armes* - Eduardo Mondlane : *Mozambique, le véritable défi* - Agostinho Neto : *Angola, un peuple en révolution* - Mario de Andrade : *Colonialisme, culture et révolution* - O. Getino et F. Soland : *« L'heure des brasiers », vers un troisième cinéma.*

N° 4/1969

René Depestre : *Une nouvelle identité pour Haïti* - Nguyen Thi Binh : *Les manœuvres de Nixon* - Carlos Fonseca Amador : *Nicaragua, heure H - La voie de la révolution hondurienne* - Eskar Toyo : *Nigéria, Les causes d'une crise* - African Research Grup : *Israël, minion impérialiste en Afrique* - Palestine : *Les voix de la libération* - *Le testament d'Ho Chi Minh.*

SOMMAIRE

TERRE D'IDÉES

Corée, bastion de la lutte anti-yankee 3
PAK SUNG CHUL

POINTS DE DÉPART : HOMMAGE A CARLOS MARIGHELLA

Marighella : une vie et une action créatrices 16
J. CAMARA FERREIRA

Petit manuel du guérillero urbain 21
CARLOS MARIGHELLA

Du rôle de l'action révolutionnaire moderne dans la constitution de l'organisation révolutionnaire 47
CARLOS MARIGHELLA

Intervention de la délégation brésilienne à la 1^{re} Conférence de l'OLAS (1967) 54

EXPERIENCES ET EVIDENCES

Le tiers monde face aux trafiquants d'armes 57
FRANÇOIS DAUBONNE

La « mésinformation » : une industrie impérialiste 92
HERNAN URIBE

MÉRIDIENS LIBÉRATION

Le 14^e anniversaire de l'indépendance marocaine sous le signe de la répression 106
UNFP - Section des étudiants de Paris

L'HOMME A TRAVERS SA PAROLE

Les corps de la Paix : la médaille et son revers 110

Pérou : capitalisme ou révolution ? 138
HECTOR BEJAR

Tricontinental - Édition française, 1, place Paul-Painlevé, Paris - 5^e.
Revue trimestrielle. Directeur : François Maspero.

La revue prie encore une fois ses lecteurs de bien vouloir l'excuser du retard de la parution de ce numéro, dû à des circonstances indépendantes de sa volonté. Le retard sera rattrapé lors de la publication des prochains numéros.